Interrogation ?

Bulletin Œcuménique

Paraît 8 fois par an

Octobre

N° 7
1994

La leçon des «Boat people's»

Des femmes, des hommes, comme vous et moi attachés à la vie, mais confrontés à l'absurdité de l'existence. Ils auraient aimé, eux aussi, croire à quelque chose, entretenir un idéal, et remplir leur vie, mais ils ne peuvent pas. Ils sont Haïtiens, à qui l'on a volé la démocratie, ils sont Cubains, dont on écrase les fruits de la révolution. Alors un jour, fatigués de sombrer dans «l'indignité humaine», ils se lèvent. Poussés par la force du désespoir et la détermination de percer l'horizon clos, ils montent sur une embarcation de fortune et affrontent la mer. Le voyage est parfois bref et se termine dans un creux de vague mais la fatalité, elle, est toujours vaincue. Voilà la réponse des «laissés-pour-compte» à l'embargo injuste imposé aux deux pays. Car même si celui-ci se justifie dans le cas d'Haïti, n'est-il pas exagéré de mettre sur le même registre Cédras et Castro? Par ailleurs, sachant que dans tout régime totalitaire un embargo renforce le pouvoir plus qu'il ne l'affaiblit, que ce sont toujours les «gagne-petit» qui payent le lourd tribut, il se pose alors la question du bien-fondé de cet embargo. Démarche éthique en politique ou stratégie hypocrite des puissances?

La conscience de l'Amérique a été interpellée par la bravoure des démunis qui n'est pas sans rappeler le mythe édificateur du continent et elle a décidé de précipiter le retour du président Aristide. Combien de Cubains faudra-t-il encore sacrifier aux dieux de la mer avant que l'embargo ne soit levé à l'égard de Cuba?

Justin M. Kahamaile



Ouverture?

par Bernard Grangier

Ils ont osé! Les Suisses ont accepté une loi antiraciste! Les Européens et les immigrés ont sursauté, eux qui avaient retenu leur souffle. Il y avait de quoi après le refus d'améliorer le sort des saisonniers et des requérants d'asile, les non aux casques bleus de l'ONU et à l'Espace économique européen. Il y avait bien eu un petit progrès lorsque le peuple suisse acceptait une naturalisation facilitée des étrangers, mais que la majorité des cantons a fait capoter.

La peur du non était même tellement ancrée chez certaines personnes (leur oui était un véritable problème de conscience) qu'elles avaient déjà fixé rendez-vous pour envisager de «faire quelque chose» si le non l'emportait afin de clamer leur déception (malgré le verdict démocratique).

Bien sûr le résultat n'est pas franchement net (54,7% des voix) et la participation moyenne (45,2%). Bien sûr il y a eu près de 940 000 voix contre, sans parler de ceux qui n'ont pas voté. Mais pourquoi tous ces non? La peur de l'avenir? Le désarroi devant la remise en question de certitudes et la perte de valeurs immuables («Y en a point comme nous!»)? La crainte de n'être plus entendu ou la défiance vis-à-vis de nos autorités? Ou vraiment la peur de l'Autre? Un réel progrès ne se manifestera que lorsque les Suisses pourront surmonter leurs peurs.

Sommes-nous sur la bonne voie? Le chemin est sans doute encore long et laborieux. Il passe par un climat de confiance et de compréhension mutuelle. Les rechutes restent possibles. Nous en avons hélas la preuve puisque le Conseil des États vient de raboter 200 millions de francs à l'aide au tiers monde (sur les 3,9 milliards pour 4 ans proposés par le Conseil fédéral): un «compromis» par rapport à une demande de réduction d'un demi milliard... (quand le porte-monnaie pèse plus lourd que la solidarité...).

Il y a donc encore fort à faire pour renforcer la timide ouverture de ce dernier scrutin. Alors que ceux qui veulent «faire quelque chose» reprennent leurs agendas pour chercher le moyen d'enfoncer un coin dans la brèche ouverte avant qu'elle ne se referme. Reprenons le courage et l'audace de l'espoir!

Bernard Grangier

P.S.: Le Conseil national avait accepté le crédit de 3,9 milliards demandé par le Conseil fédéral pour la période 1995-1998. Mais l'aide suisse au développement plafonne à 0,34% du produit intérieur brut (PIB) et la Suisse figure parmi les pays occidentaux les plus chiches.

Dans ses lignes directrices, le but du Conseil fédéral est d'arriver à consacrer 0,4% du PIB à l'aide au développement. Les Œuvres d'entraide et la Direction de la coopération au Développement et de l'aide humanitaire (DDA) avaient demandé un crédit de 4,2 milliards de francs.

Le dossier retourne maintenant au Conseil national. Tout espoir n'est donc pas perdu pour assurer le minimum demandé.



Audit sait qui mal y pense

par Gilbert Zbaeren

M'enfin...
J'aurais voulu l'écrire...
Mais un cousin éloigné
Qui souhaite rester anonyme
M'a fait la copie clandestine
D'une lettre d'un spécialiste
Des coupes de budget dans le social...
M'enfin...
On voit qu'il a l'habitude
Qu'il est professionnel
Bien attaché à sa tâche
De coupeur
Ce qui lui permet une vision
Détachée des contingences futiles
...Voilà cette lettre mais ne la divulguez pas...

Un soir, le Président d'une société internationale réputée – Bobard Consultants – ayant un billet de concert pour l'Orchestre National de France, qui jouait ce soir-là la Symphonie inachevée de Schubert et ne pouvant s'y rendre, avait donné la place à un de ses collaborateurs. Le lendemain matin, il trouvait sur son bureau une note ainsi rédigée:

«Je vous remercie beaucoup de l'excellente soirée que j'ai passée. Au cours de ce concert, j'ai été amené à élaborer quelques recommandations dont vous trouverez ci-dessous l'essentiel:

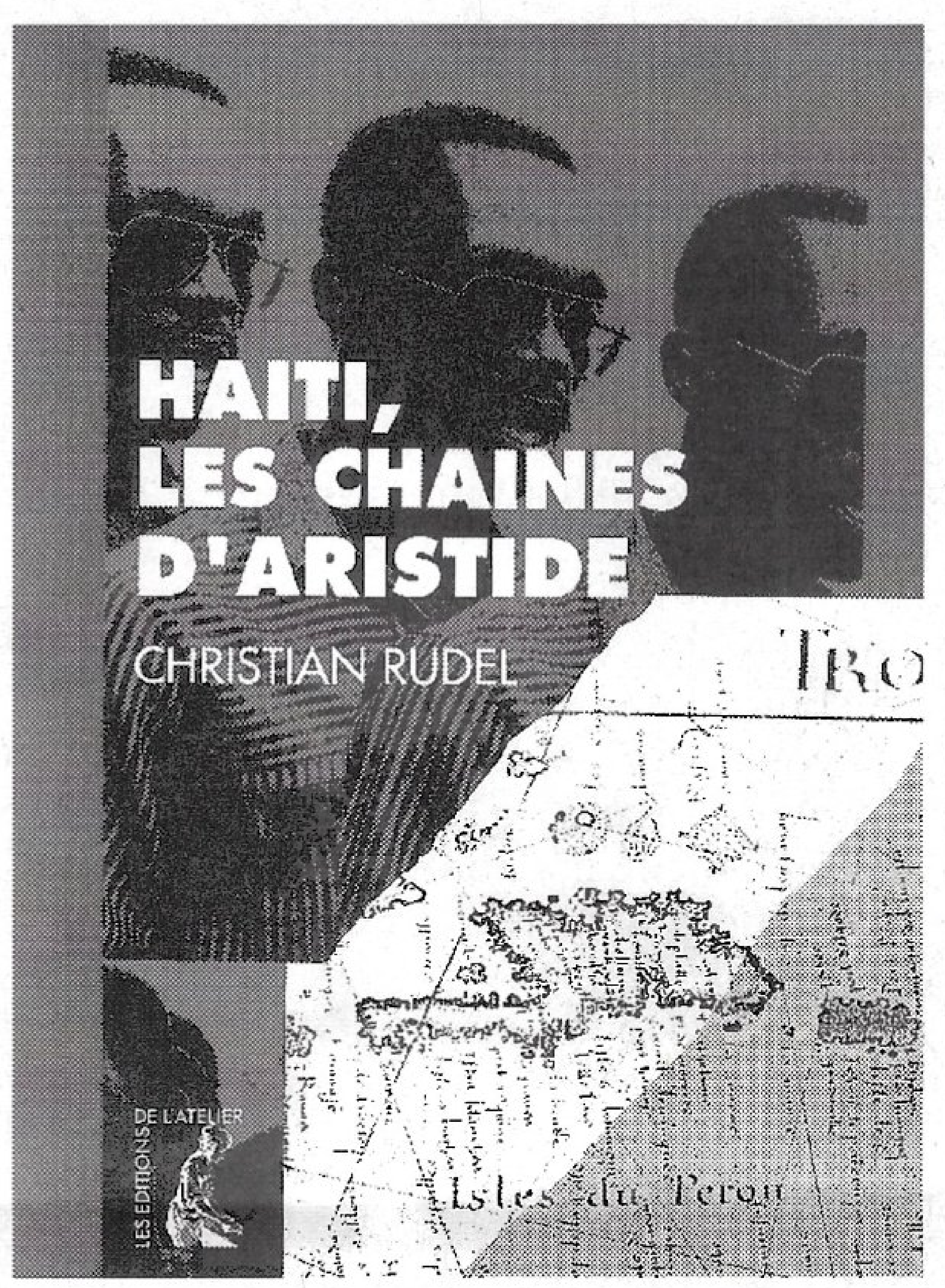
1. Pendant de longues périodes, les quatre joueurs de hautbois n'avaient rien à faire. Leur nombre total doit être réduit et le travail mieux réparti sur la durée du concert, de manière à éliminer les pointes d'activité.
2. Les douze premiers violons jouaient à l'unisson, c'est-à-dire des notes identiques. Le personnel de ce pupitre doit subir des réductions massives. Si une grande intensité sonore est requise, on pourra avoir recours à des équipements électroniques appropriés.
3. Le cœfficient d'utilisation du triangle est extrêmement faible. On a intérêt à utiliser plus longuement cet instrument et même à en prévoir plusieurs, son prix d'achat étant bas, l'investissement serait très rentable.
4. Il est recommandé de normaliser la durée de toutes les notes en la ramenant à la double croche la plus brève. De la sorte, on pourra, dans une plus large mesure faire appel à des exécutants moins qualifiés.
5. Il est tout à fait inutile de faire répéter aux instruments à vent des passages déjà exécutés par ceux à cordes. On peut estimer que la suppression de tous les passages redondants permettrait de réduire la durée du concert de vingt minutes, ce qui réduirait les frais généraux d'autant.

Enfin même si cette remarque n'a aujourd'hui qu'un intérêt historique, il est permis de penser que si Monsieur Schubert avait dès l'origine appliqué toutes ces recommandations, il aurait probablement eu le temps de finir sa symphonie.

Je vous prie de croire...»

Haïti, les chaînes d'Aristide

par Christian Rudel



Le nouveau livre de Christian Rudel, consacré à Haïti, a pour titre: «les chaînes d'Aristide». Quelles sont ces chaînes? L'héritage des «siècles noirs de l'esclavage» (chapitre 1), héritage fait de mépris raciste de «l'élite» mulâtre à l'égard des esclaves devenus petits paysans, et de peur panique de ces derniers de retomber dans le travail forcé. Le dédain dont la jeune République est l'objet de la part de l'Europe, des Etats-Unis et du Vatican qui, à l'égal des Etats-Unis, attendra près de 60 ans avant d'établir des relations diplomatiques avec Haïti; y correspond, du côté d'Haïti, une hantise d'être reconnue, qui l'amène à souscrire envers la France une dette qui va bloquer tout développement et empoisonner la vie politique durant le XIXe siècle (chapitre 2). Enfin, après 20 ans d'occupation par les Etats-Unis, les 29 ans de dictature des Duvalier (chapitre 3). Il fallait connaître cet arrière-plan pour saisir la nouveauté radicale du projet du Père Aristide, projet dont les grandes lignes et les vicissitudes feront l'objet des chapitres 5 à 8.

Nous avons affaire ainsi à une véritable Histoire d'Haïti. Histoire basée sur une vaste information parfaitement maîtrisée, écrite dans un style alerte. Et, qualité décisive et encore trop rare: suivant l'exemple du Père Aristide, l'auteur, de bout en bout, lit les événements selon l'optique des petites gens, optique qui seule permet une lecture vraiment intelligente. Un exemple parmi d'autres de sa fécondité: les belles pages sur le vaudou et le créole (chapitre 4). C'est dire l'intérêt de ce livre.

Aux Editions de l'Atelier, 1994, 175 pages.

Adieu Jean-Marie

par Michel Floquet

L'assassinat du Père Jean-Marie Vincent à Port-au-Prince a bouleversé beaucoup de monde en Suisse, y compris Ruth Dreifuss, conseillère fédérale. «Si Haïti a une chance dans l'avenir, c'est grâce à des personnes comme Jean-Marie», a-t-elle témoigné en parlant de son ami haïtien.

Interrogation est heureux aujourd'hui de publier le témoignage de *Michel Floquet*, de Genève, ancien volontaire à Jean Rabel, qui a écrit ces lignes le 29 septembre 1994, quelques heures après l'annonce de la mort tragique de son ami «Janboul».

Comment écrire? Pourquoi t'écrire quelques heures à peine après avoir reçu de plein fouet l'annonce de ta disparition, l'ignoble assassinat. Peut-être simplement pour te rejoindre en silence dans la vérité, la seule vérité, celle de l'amour et de l'amitié. La mort dit vrai en ne disant plus.

Ce soir, pour moi, la vérité est sur des tréteaux, dans un cercueil encore ouvert. La vérité a ton visage. Ma stupeur, ma révolte, ma colère, mes pleurs... et mon espérance, tout va vers toi. Comme attiré et guidé par ta lumière.

Jean-Marie Vincent martyre. Jean-Marie Vincent héros. Ces épithètes que l'on ne manquera pas de t'attribuer ces prochains jours, je les rejette. A mon sens, antinomiques à ta personne. Un mort, c'est comme personne. Un mort, ce n'est pas comme les autres, c'est l'Autre.

Il me faudra désormais vivre le Paradoxe: cette rupture avec toi qui sera le plus court chemin pour aller à toi. Avec davantage de courage pour cheminer dans la «vallée du carnage», notre monde, tel que le désignait Ezéchiel. Et en guise de viatique, nos souvenirs communs (par centaines). Longue sera la lutte contre les ennemis d'Haïti, tes assassins. Par la mort, tu nous poses la question de confiance.

Ma colère et ma douleur sont d'une telle violence que je suis enclin à faire par moment, des raisonnements extrêmes. Et si cela faisait partie d'un plan machiavélique? Orchestré par la CIA, le Pentagone, les barons de la drogue, ou pourquoi pas l'opposition républicaine américaine.

On se souvient que le Général Cedras était un agent des services secrets des USA et qu'à ce titre il a reçu son dernier «traitement» peu avant le putsch qui contraint Aristide à quitter le pays après avoir échappé de peu à la mort.

Il est possible que ces prochains jours, ait lieu une intervention militaire en Haïti. Cela ne démentirait qu'en partie ce qui précède. En effet, comment expliquer que, pendant trois ans, un gouvernement de facto et criminel ait pu tenir la dragée haute à la plus grande puissance du monde.

Je m'arrête, je relève la tête, je regarde le ciel. Sa lumière est si douce qu'elle m'oriente, elle aussi, vers toi. Le ciel n'est pas vide, il est plein d'images qui se dévident de ma mémoire.

Pour l'administration d'un hôpital dans le nord-ouest d'Haïti, tu avais fait une demande de volontaires auprès de Frères Sans Frontières. Nous avons entendu ton appel, ma femme et moi. Nous sommes venus, débordant d'enthousiasme.

Notre première rencontre eut lieu à Jean Rabel, ton village qui très vite est devenu «notre village». On m'avait dit de toi «c'est quelqu'un de très sympathique, dynamique, etc...». Et j'étais face à un homme fraternel, affable, avec une courtoisie, on le sentais, qui émanait de la sensibilité et du cœur. Simple et plein de compassion pour les souffrants, les plus pauvres qui venaient à toi spontanément. Car ton écoute et ta patience étaient admirables. Nul n'était plus proche des petits paysans que toi. Lorsque je t'accompagnais, en jeep, dans les montagnes, souvent nous étions arrêtés par des fidèles, au sens laïque du terme. Chacun voulant te témoigner sa sympathie.

Je me souviens t'avoir vu parler longuement à un homme qui t'avait abordé. Après quoi, t'adressant à moi en souriant, tu m'expliquais: «je sais que cet homme me raconte des histoires, mais, vois-tu, il est tellement malheureux que je ne peux pas lui en faire grief, je suis sûr que je finirai par lui donner ce qu'il me demande».

En revanche, tu pouvais parfois faire preuve d'une certaine virulence. Dont seuls tes amis savaient qu'elle était le fait de ton intelligence et de ton cœur, offensés et blessés par la bêtise et l'injustice. Un jour, les médecins (duvaliéristes) de notre hôpital menacèrent de fermer l'établissement afin d'obtenir une augmentation de salaire. Tu leur accordas un entretien, pour moi, resté mémorable. Tu démontas un à un les arguments des revendicateurs. Et par une logique impitoyable, tu les réduisis bientôt au silence, les renvoyant face à leur propre arrogance et leur suffisance. Que de rires, plus tard, nous avons fait à chaque fois que je te rappelais cet épisode.

Tu étais un ami intime du Président Aristide (les tueurs le savaient bien), comme lui, tu as su créer, non pas une synergie, mais une vraie symbiose entre ta vocation de prêtre et ton engagement pour le changement et le développement d'Haïti.

Jean-Marie, tu n'étais pas ce qu'on appelle un personnage; tu ne tenais pas de rôle, ne tenant pas en place. Tu as fait de ta vie une œuvre probablement sans archives, mais une œuvre qui perdurera par son rayonnement et ses rémanences chez tous ceux qui ont eu le privilège de t'approcher.

Sûrement à cause de ta bonhomie, peut-être à cause de ton allure «joviale», tes camarades d'études t'avaient surnommé «Janboul». Combien de fois ai-je entendu ce sobriquet sympathique dans les conversations des villageois de Jean Rabel?

Ton intelligence se retrouvait dans le mouvement. Ta pensée, ton charisme dans l'action. Tu ne cédais à la fatigue qu'à la lisière de l'épuisement.
Tu comprendras que je n'aie pas envie de décrire ici ton parcours. D'autres le feront. Au demeurant, tu conviendras que la longue liste de tes activités est propre à engendrer le vertige... et l'admiration. Totalement incapable de haine, tu haïssais la violence. Tu avais opté pour la recherche d'une solution pacifique. Tu étais homme de dialogue par excellence. A tort ou à raison? Ton assassinat est-il une réponse?
Mais aujourd'hui, je suis certain de ne pas trahir ta pensée en déclarant haut et fort que la coupe est pleine. Ton assassinat déclenche en moi, à tout instant, un sentiment dont je me croyais à l'abri: la vengeance. Il ne s'agit plus de savoir si demain telle ou telle commission de l'ONU, de l'OEA ou autre «machin» va pouvoir faire entendre raison au Général paranoïaque. Moins encore de multiplier ou renforcer les embargos qui ont toujours été (et dans tous les pays) de sinistres impostures qui affament les populations pauvres en enrichissant les nantis. Il s'agit une fois pour toute de savoir s'il nous reste à nous la communauté humaine, qui n'est pas la fameuse, quasi mythique «communauté internationale» incapable pour ne pas dire fantoche, s'il nous reste dis-je encore un iota de dignité pour intervenir, tous sans exception; les gouvernements avec leurs forces, armées ou non, les citoyens, non pas en brandissant les Droits de l'Homme mais en appliquant le premier devoir de l'homme, celui de s'opposer au massacre des innocents, au meurtre de l'autre. Comment? Par quel moyen? Cherchons-les ensemble. Avons-nous déjà oublié ce célèbre proverbe haïtien, cher à Aristide?

Men anpil chay pa lou

Plus il y a de mains, moins la charge est lourde

Pour l'heure, je suis en communion avec ceux qui te pleurent, tes frères et sœurs d'Haïti, tes frères et sœurs de tout pays. «Demain si Dieu le veut» comme on dit là-bas, nous reviendrons à Jean Rabel, dans un village enfin libéré. Ce ne sera pas dans l'allégresse que j'avais imaginée. Néanmoins nous ressentirons tous (non sans douleur) ta présence dans chaque regard, dans chaque sourire retrouvés.
Ce jour là, seulement, nous rendrons vraiment hommage à notre grand ami, le Père Jean-Marie.
Ce jour là, seulement, tu seras vengé, Janboul.

La Gazette, 24/25 septembre 1994

Qui est ton voisin?

«Ton Christ est juif, ta voiture japonaise, ta pizza italienne, ta démocratie grecque, ton café brésilien, tes vacances turques, tes chiffres arabes, ton écriture latine. Et ton voisin n'est qu'un étranger?» Affiche contre la xénophobie, Francfort, septembre 1993



Keystone

La Liberté, 14 septembre 1994

BOLIVIE

Les autorités commencent à entendre la voix des Indiens

La fin des dictatures, une nouvelle Constitution, les oubliés de toujours ont maintenant le droit d'espérer aussi.

DE NOTRE CORRESPONDANT

Destination de prédilection de bien des touristes helvétiques voyageant en Amérique du Sud, la Bolivie a quelques points communs avec notre pays: ses quelque six millions et demi d'habitants n'ont aucun accès direct à la mer; leur république, vingt-cinq fois plus vaste que la Suisse, est dominée par de superbes montagnes. La majorité des Boliviens sont de souche indienne et ne parlent l'espagnol qu'en seconde langue. Ils sont le plus souvent extrêmement pauvres, notamment dans les communautés et villages des hauts plateaux andins, où l'hiver sans chauffage ni eau courante est presque aussi dur à affronter aujourd'hui qu'aux siècles passés.

Les temps ont peu changé depuis la fin des dictatures militaires, il y a une douzaine d'années, pour ce qui est du niveau de vie de la population paysanne. Quant aux mineurs, des milliers d'entre eux ont définitivement perdu leur travail il y a sept ou huit ans lorsque le coût des exploitations d'étain et d'autres minéraux a été jugé non rentable, aboutissant à la fermeture de la plupart des mines qui avaient enrichi des générations de colons nationaux et étrangers.

Nombre d'anciens mineurs sont devenus des petits commerçants, d'autres ont vite grillé leurs indemnités de licenciements et se retrouvent parfois parmi les groupes de manifestants qui bloquent des routes pendant quelques heures ou quelques jours, font la grève de la faim ou se «crucifient» engoncés dans des sacs de couchage et des couvertures pour clamer leur désarroi, jusqu'à ce que la presse et la télévision répercutent leurs appels.

NOUVELLE CONSTITUTION

Les grandes villes se sont considérablement modernisées, la circulation automobile s'y est développée, mais l'accumulation des richesses reste concentrée dans les mains d'une minorité, comme l'ont rappelé les évêques dans leur message au peuple de Bolivie de novembre 1993. La loi de participation adoptée il y a trois mois, partie intégrante de la nouvelle Constitution proclamée par la suite au début du mois d'août, donne cependant des raisons d'espérer aux oubliés de toujours.

«Il s'agit de reconnaître les communautés existant depuis des siècles, mais dont personne ne tenait compte jusqu'ici», explique à ce propos le vice-président Cardenas, premier indigène occupant un poste aussi important. Une charge qui n'a rien de symbolique puisqu'elle confère à son détenteur la présidence des Chambres. Ainsi lors de la venue à La Paz du président paraguayen Wasmosy le 6 août dernier, c'est cet homme au visage buriné qui scella symboliquement la réconciliation de la Bolivie et du Paraguay, soixante ans après la guerre du Chaco et ses 90 000 morts.

JACQUES SECRÉTAN

Journal de Genève et Gazette de Lausanne, 21 septembre 1994

QUOTIDIENNES

ASILE *Demandes en forte baisse*

Les demandes d'asile sont en baisse. De janvier à août 1994, 10 349 personnes ont déposé une demande, soit près d'un tiers de moins que l'an dernier pour la même période. Selon la statistique de l'Office fédéral des réfugiés (ODR), il s'agit du chiffre le plus bas enregistré depuis 1989. Depuis janvier, le nombre de réfugiés et de personnes séjournant en Suisse du fait de la législation sur l'asile a augmenté de 82 unités. Selon l'ODR, ils sont actuellement 118 403. Parmi eux, 28 182 sont des réfugiés reconnus et 23 042 bénéficient d'une autorisation cantonale de la police des étrangers. A la fin août, 20 405 cas étaient en suspens en première instance, et 11 849 en deuxième instance auprès de la Commission de recours en matière d'asile. Selon la statistique, un quart des requérants proviennent des territoires restants de la Yougoslavie. 19% des demandes émanent de la Bosnie-Herzégovine, 11% du Sri Lanka et 7% de l'Angola et de la Turquie. Près de 6% des demandeurs d'asile sont des Somaliens. Près de 73% des requérants sont entrés illégalement en Suisse. (ATS)

---

24 Heures, 26 septembre 1994

NIGER ● Le Gouvernement nigérien et les représentants de la rébellion touarègue ont renoué, hier à Ouagadougou, le dialogue en vue de trouver une solution négociée à un conflit qui, en trois ans, a fait près de 150 morts et a grandement contribué à l'effondrement économique du pays. Les Touaregs réclament le droit de gérer de manière autonome le territoire qu'ils revendiquent dans le nord du pays au nom de leur communauté (10% des 7,5 millions de Nigériens).

J. Gd □

Une théologie du palmier

par Jean-Marie Pasquier

La Mission, c'est aussi recevoir ce que les Eglises nous apprennent. Laissons-nous surprendre par la petite parabole de l'inculturation imaginée par des séminaristes des îles du Pacifique.

Un jour, vint à Fidji, un prêtre, dans la force de l'âge. Son dépaysement fut total, car en vérité, tout changea pour lui. Il entra dans un nouveau monde: les gens, le climat, la nourriture, les arbres, tout était différent... et surtout différents furent les arbres.

Ce pauvre homme, ce prêtre un peu perdu, aimait passionnément observer les arbres. Mais quelle affliction: les arbres de chez lui manquaient, ces arbres imposants, majestueux, changeant avec les saisons...

Oui, il en était consterné!

Mais parce qu'il aimait passionnément observer les arbres, il se mit à observer l'arbre du pays, le palmier-cocotier.

Et il arriva quelque chose de merveilleux,... une chose à laquelle il ne s'était pas attendu. Cet arbre, qui lui était étranger, cet arbre le touchait... cet arbre lui parlait. Et le prêtre se mit à l'écouter, à l'aimer. Oui, son amour du palmier grandissait de jour en jour.

Le palmier lui apprit à faire silence devant Dieu; car rien n'est plus silencieux que le palmier, à l'aurore, avant l'exquise douceur des premiers souffles de l'alizé.

Et il lui apprit à vibrer au souffle léger de Dieu... à accueillir les murmures de l'Esprit divin. Ainsi frémissent... tressaillent... réagissent, aux premières brises du matin, les rameaux souples du palmier.

Oh palmier, si sensible à la moindre brise, si prêt à réagir au moindre souffle!

Il découvre comment se plier, avec humilité, plein de patience et d'espoir, sous les tornades de la vie. Car il a pu contempler notre palmier qui, sous l'effet des cyclones impétueux au déchaînement titanesque, se plie, se plie toujours davantage... se plie jusqu'à terre. Et lorsque l'ouragan – le «vent meurtrier», comme nous l'appelons – a passé son chemin, le palmier se redresse, se tient debout comme avant. Certes, le vent sauvage l'a blessé; mais toujours il se redresse, fait silence, vibre, voire danse au souffle de l'Esprit, dans l'éclat chaleureux de Dieu.

Le prêtre a vu tout cela.

Il s'est émerveillé de tout cela.

Le palmier vert l'a instruit, et par lui, il s'est un peu transformé.

Voilà notre histoire.

Voici maintenant notre réflexion théologique.

Elle sera brève. Elle sera comme un éclair. Saisissez-la avant qu'elle ne disparaisse, comme s'éclipse le poisson des eaux du lagon vers les profondeurs de l'océan:

«A quoi sert à l'homme des îles du Pacifique de posséder tous les biens matériels, s'il vient à perdre son palmier?»

A nous de reconnaître le «sacré» de notre histoire dans laquelle déjà Dieu habite et d'accueillir le murmure de l'Esprit.

Expression – ressources – création



S'exprimer, se ressourcer, et créer font partie des choses essentielles qui permettent à tout être humain de se réaliser pleinement. Parmi les plus défavorisés d'entre nous, il y a pourtant beaucoup d'hommes et de femmes dont nous méconnaissons les réalités et aspirations de vie; ces gens-là ont peu ou pas d'espace pour s'exprimer, se ressourcer et créer; de plus, ils sont rarement considérés comme des partenaires à écouter. En cheminant à leurs côtés, je ne cesse de découvrir qu'ils ont des choses importantes à nous dire et à nous apprendre, sur les valeurs qui construisent nos existences.

«Chaque homme, si rejeté soit-il, a une place à prendre et ses valeurs à apporter.» Extrait du fondement de l'association des familles du quart monde de l'ouest lausannois.

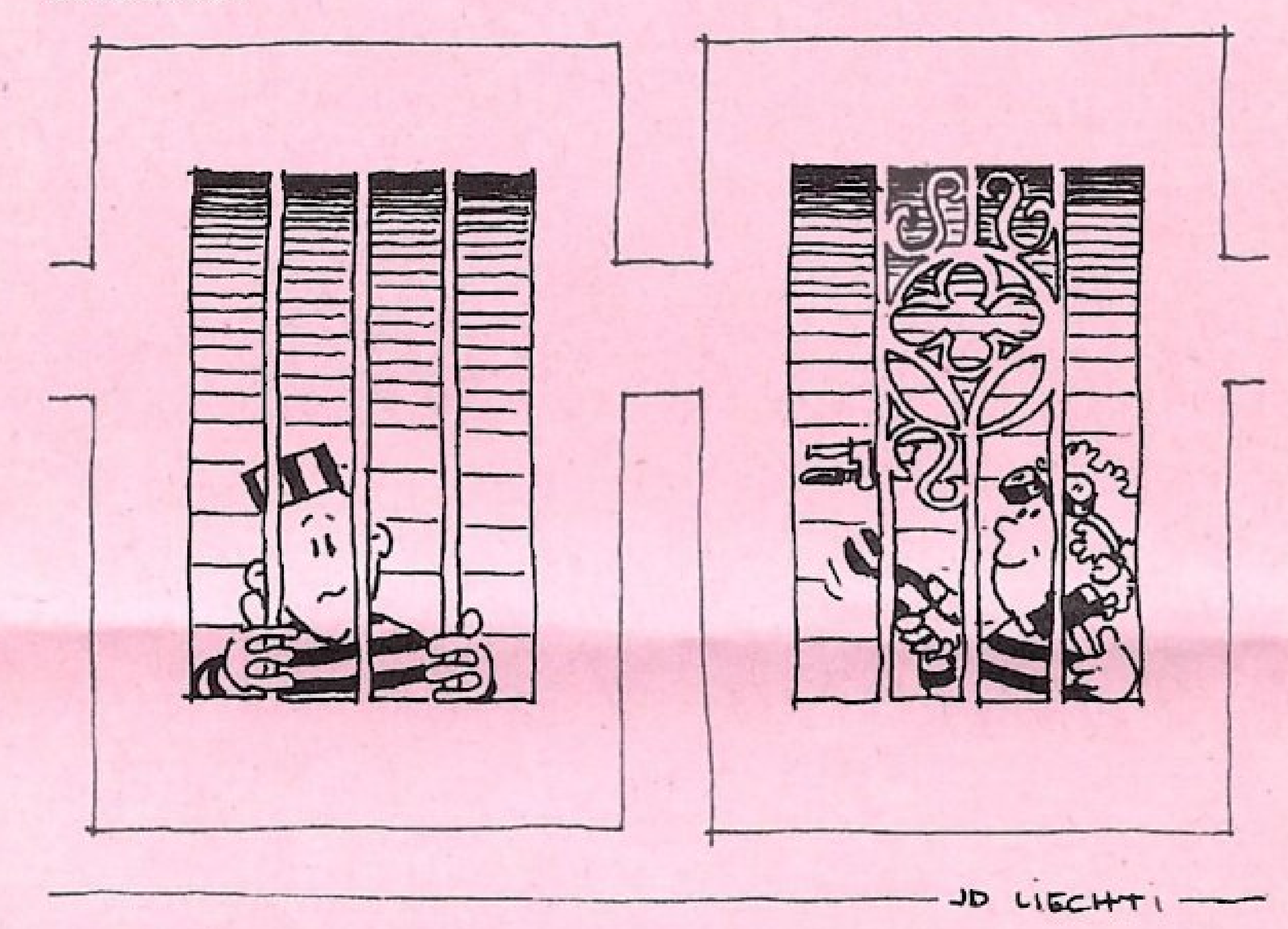
Ces propos figurent sur un projet d'ateliers proposé par une des animatrices UCF, (Line-May Trinkler qui a participé plusieurs années à la rédaction d'Interrogation). Cela m'est apparu comme un projet de développement ici en Suisse, développement de nos relations permettant à une population ayant peu de moyens de s'exprimer, d'exister, de pouvoir éclore à la vie un peu plus. Cette tentative s'inscrit comme une recherche de possibilités de trouver des passerelles avec des mondes que l'on a tendance à reléguer, ce qui est une source de violences potentielles. Forcer les murailles, vouloir y placer des brèches c'est croire qu'une meilleure compréhension mutuelle peut réaliser des miracles.

Nous vous proposons de reprendre certains écrits qui ont jalonné cette aventure pour goûter l'importance de ces brèches dans le mur de nos habitudes, de nos conceptions, de nos regards, de nos jugements, qui finissent par transformer les personnes elles-mêmes, parce qu'elles ont osé donner un peu d'elles mêmes et osé recevoir un peu de l'autre.
Balbutiements, recherches, tâtonnements... dit l'instigatrice, mais n'est-ce pas la seule vraie manière pour aller à la rencontre de l'autre... et avec lui à la rencontre de soi-même.

Gilbert Zbaeren

L'idée

Face aux situations de pauvreté qui ne cessent d'augmenter dans notre région, je souhaite développer, au sein des UCF, des espaces-ateliers, pour permettre aux femmes défavorisées, de s'exprimer et se ressourcer, à travers la créativité. Pour donner un cadre à ce travail de création, il sera centré sur la vie quotidienne des participantes, et nous ferons appel à des artistes intéressés, pour nous accompagner dans ce projet. Ces ateliers seront organisés là où les gens vivent, dans des lieux proches et familiers de leur lieu de vie (quartier, prison, bistrot, rue, ...). L'organisation et la durée de chaque atelier sera déterminée en fonction du milieu et de l'option choisie.



L'opportunité

A la rencontre de celles qui vivent l'été à l'ombre d'un grand mur.

A la prison de Lonay, un spectacle «danse et psaumes» a été présenté aux détenues, dans le cadre de l'aumônerie; quelques détenues ont alors exprimé l'envie de danser. C'est pour saisir en quelque sorte cet élan, que j'ai eu envie de proposer un espace d'expression-danse, aux détenues de la prison. Une amie danseuse, Tatiana (actuellement au chômage) s'est trouvée là, juste au bon moment, avec l'envie de partager sa passion pour la danse, dans le monde de la prison ... Un projet a été élaboré et proposé aux responsables du socio-éducatif de Lonay. Très intéressés par le projet, ils nous ont encouragées à commencer tout de suite, pour le temps de l'été.

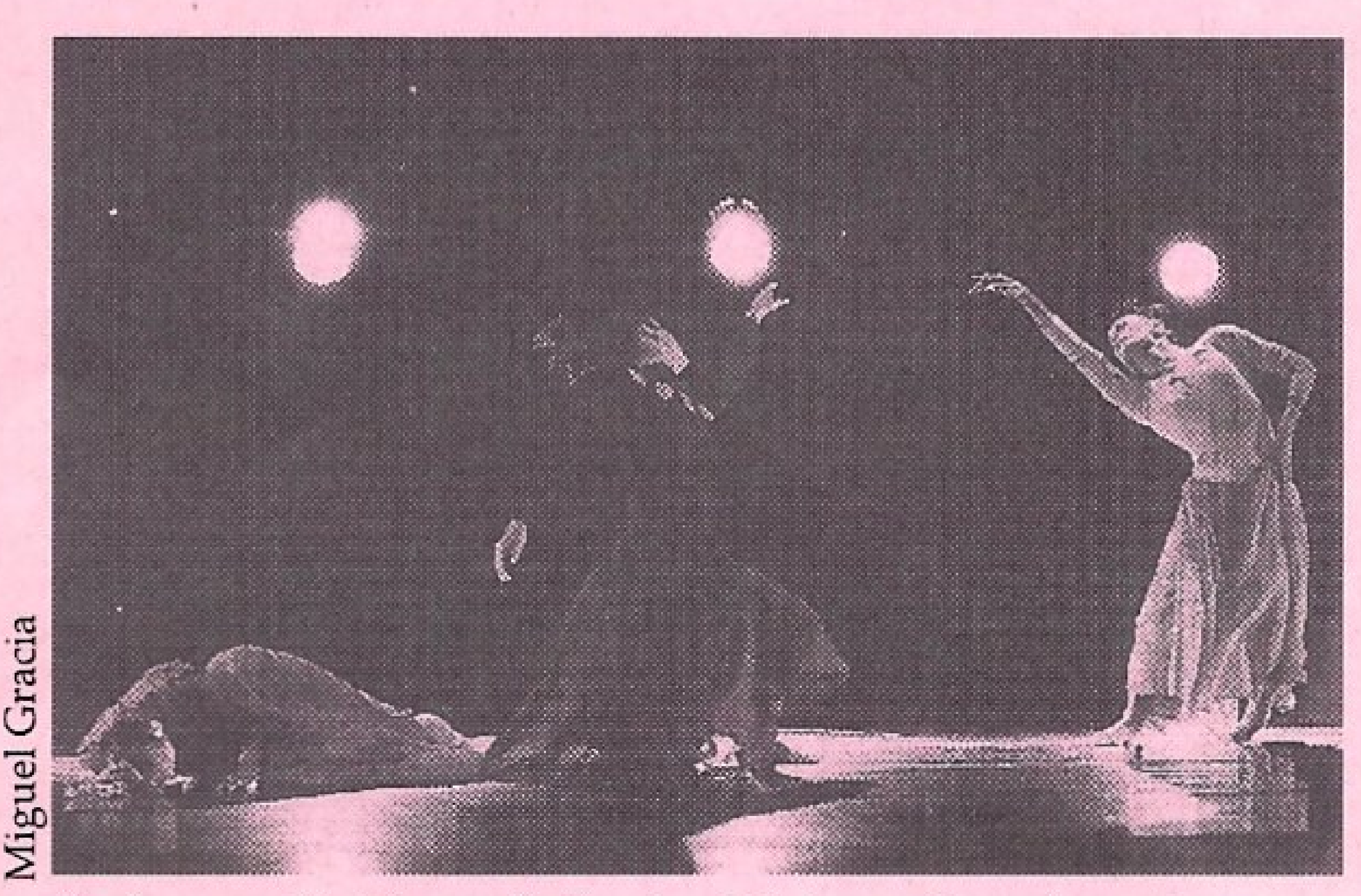
L'aventure est en route

Les embûches apparaissent...

L'aventure est en route, ... 5 détenues s'y sont engagées, ... mais les motiver, ... dans ce milieu carcéral où tout est embûche à la liberté, ... s'avère une aventure plutôt difficile! Nous savions que cela n'irait pas de soi, mais ça fait mal de découvrir à quel point la prison est une rude épreuve, ... à quel point elle tue l'identité et les



espoirs de ces jeunes femmes. Pour essayer de les comprendre, nous avons beaucoup parlé avec elles, et avec leur accord, je vous partage quelques-uns de leurs propos:
En prison, c'est pas facile d'être motivée, quelle que soit l'activité. Notre difficulté à nous motiver, c'est pas lié à la danse, mais à ce qu'on vit ici, le reste de la semaine.



Miguel Gracia

De la complicité, une belle sincérité, une forte énergie et surtout tant d'émotions qui resteront figées dans nos mémoires, comme celles qui jaillissent de cette image.

Tout ce qu'on fait ici, nous bouffe la personnalité; un espace de danse et d'expression va à contre-courant de notre réalité quotidienne, c'est pas facile de vivre ce contraste.
En prison, c'est difficile de rester authentique, franche, ... si on essaie de l'être, on se fait rabrouer ou humilier par d'autres détenues ou les surveillantes. Ce qu'on vit ici casse quelque chose en nous, ça tue l'envie de créer, d'être, et même d'écrire à nos proches; en arrivant ici, j'arrivais encore à écrire à mon copain régulièrement, mais plus le temps passe, plus je n'ai aucune énergie, aucune idée, ... je ne sais pas quoi lui dire, ... ni comment partager ce que je vis ici.
Quand je suis sortie, après 10 mois de prison, j'avais tellement d'attentes pour vivre dehors,... mais ça a été tellement dur, que ça m'a pris plus de 3 mois pour me retrouver, pour être un peu moi-même. En sortant de prison, il y a une étiquette qui te colle à la peau, et les flics te repèrent vite, même si tu fais rien. On est les premières cibles suspectes, ... cette étiquette nous empêche de nous reconstruire, d'être nous-mêmes, de tenter une nouvelle chance!
Pour revenir à ici, c'est vrai que d'être enfermées en été, quand il y a du soleil dehors, c'est encore plus rude; on n'a pas de soleil dans nos cellules (le mur d'enceinte de la prison fait barrage), alors on préfère qu'il pleuve, ... seulement quand il pleut, il fait encore plus froid et gris dans nos cellules, ... et c'est pas mieux!
L'idée de ce projet de danse pour l'été est une bonne idée; ... le pire, c'est qu'on a tant de peine à se motiver, alors qu'on dit toujours qu'il ne se passe rien ici! C'est peut-être plus facile de rencontrer des gens qui viennent qu'une fois (concert, spectacle ponctuel, par ex. dans le cadre de l'aumônerie), c'est moins engageant que de s'exprimer par la danse, et de venir régulièrement le jeudi soir, pour créer quelque chose. Ça va pas de soi, parce qu'on n'en a pas l'habitude, et que ça nous demande beaucoup; c'est déjà très difficile de partager ce qu'on vit avec nos proches, alors avec des personnes qui viennent de l'extérieur, et qui nous connaissent pas, ...!
Et puis, d'une semaine à l'autre, y'a personne ici qui nous motive, qui s'intéresse à ce qu'on fait, ou qui nous encourage à continuer.

Trouver le chemin

«La prison casse quelque chose en nous, il y a comme une porte qui claque, ... qui se ferme!»
Devant ces murs qui emprisonnent, ... avec la souffrance et la culpabilité qu'engendrent les actes commis, nous apprenons d'abord à respecter ce que ces jeunes femmes sont, et à accueillir ce qu'elles vivent. Ces premières rencontres sont une approche, et pour la plupart d'entre elles, cela n'est pas évident de mettre son corps en mouvement, même si dans leurs têtes, elles en ont l'envie. C'est donc avec tout cela que nous cherchons comment et vers quoi nous pouvons aller ensemble.
Cette rencontre me tient à cœur, et je sens que Dieu nous accompagne ...
En cherchant des chemins possibles pour entrouvrir en douceur cette porte qui a claqué, un appel est adressé aux membres UCF et à tous ceux qui peuvent être touchés par la démarche pour soutenir l'expérience par des signes et par la pensée...
... il se peut alors que quelques rayons de soleil éclairent l'ombre du grand mur!

La puissance d'un groupe d'individus, de personnes joignant leurs énergies et leurs efforts dans l'accomplissement d'un travail restera toujours quelque chose de magique et d'incroyable.



L'ouverture et la rencontre:

Derrière les murs, ... il a aussi fait soleil!

En persévérant, nous avons réussi à trouver un chemin pour continuer l'atelier-danse, à Lonay. Cinq élèves de Tatiana sont venues présenter à la prison ce qu'elles ont appris, lors d'un stage d'une semaine, dans l'école de danse où travaille Tatiana à Lausanne. Près de 20 détenues étaient présentes, dont les cinq qui s'étaient engagées dans l'atelier depuis mai.

Après la présentation, nous avons vécu un moment d'échange intense et authentique. Cela a redonné un élan de motivation, et depuis, 9 détenues ont suivi l'atelier, tous les jeudis jusqu'à mi-août.

Les élèves de Tatiana nous ont accompagnées à la prison, à tour de rôle par 2 ou 3, chaque semaine. Cela a permis un échange entre le monde extérieur et le monde de la prison. D'un côté, comme de l'autre, il y a eu des découvertes émouvantes qui ont changé le regard des unes sur les autres. Voici quelques propos de certaines détenues:

«On n'imaginait pas que des jeunes femmes qui vivent dehors, puissent venir comme ça, partager leur envie de danser, avec nous; ça nous encourage, ... et en apprenant ensemble, on ne ressent pas la charité!» ... *«En rencontrant et en parlant avec quelqu'un du dehors qui me respecte et qui s'intéresse à moi, je me suis sentie à nouveau exister; souvent en prison, on n'a plus le sentiment d'exister pour les autres.»* ...*« Découvrir la danse et arriver ensemble à quelque chose, ça nous amène un autre air, ça nous sort un peu de nos préoccupations, ... ça nous fait même du bien!»* ...

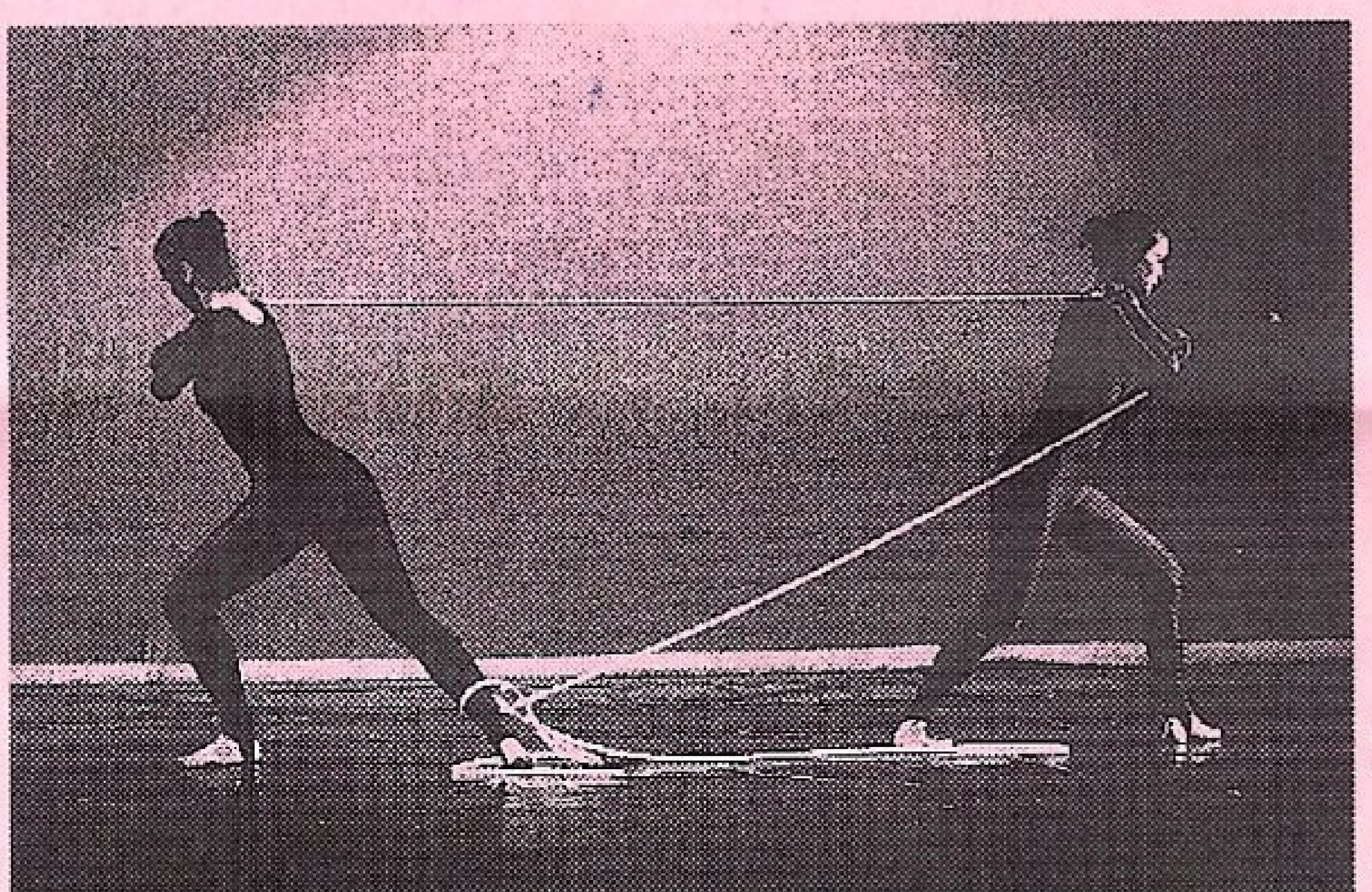
Et des élèves de Tatiana:

«Venir en prison a donné une dimension de plus à notre stage, ... c'est une expérience extraordinaire, ... une vraie rencontre!» ... *«J'ai été surprise de rencontrer des filles, des jeunes femmes, comme nous; Y'en a même qui sont mères, ...ça fait drôle de les voir là, ... enfermées.»* ... *«C'est très touchant comme elles nous ont acceptées; c'était d'abord un peu froid, réservé, et petit à petit, on s'est rencontrées, ... elles nous ont fait confiance, ... et nous aussi, on s'est senties bien.»* ... *«C'est bouleversant de découvrir la réalité de la prison, et de rencontrer une jeune femme dont je ne connaissais que le dossier (je travaille chez un juge)!...* *«Beaucoup plus de gens devraient découvrir la prison de plus près; les idées préconçues et les étiquettes tombent; ... au-delà des délits commis, on rencontre des être humains comme nous. Ça nous pose des questions sur la vie, le parcours de chacun, ... nos fragilités et nos chances.»* ... *«C'est beau de partager ensemble l'effort et le plaisir de la danse, ... on vit vraiment quelque chose d'unique, et il faudrait que cela puisse continuer!»*

Terminer l'atelier

Nous allons terminer cet atelier par une petite présentation des mouvements que nous avons appris ensemble. Les détenues ne se sentaient pas encore prêtes à ouvrir ce moment à un public plus large, nous le vivrons donc comme un cadeau que nous nous offrons les unes, les autres. Elles ont choisi de se vêtir en noir et blanc, et nous présenterons les «essais de chorégraphie», en deux groupes.

Le 18 août, les détenues qui se sont engagées dans la danse étaient présentes, toutes vêtues de noir et blanc. Etaient aussi là, les 6 élèves de Tatiana qui nous ont accompagnées dès début juillet. Seuls, le personnel du socio-éducatif, une surveillante et 2 détenues étaient invités à notre présentation (ceci pour respecter le souhait des participantes à l'atelier). Ce moment a été beau et fort, et toutes se sont «données» dans leurs mouvements; des mouvements traduisant les luttes et les espérances de la vie ... le noir et le blanc, ... nous rappelant que la lumière peut jaillir des ténèbres!



Miguel Gracia

Le noir et blanc ont été les couleurs choisies par les filles de Lonay le jour de la démonstration.

Pour symboliser la présence des UCF, j'ai proposé à celles d'entre vous que j'ai pu joindre, d'offrir quelques fleurs de jardin (avec l'accord de la prison). J'ai eu plein de joie à accueillir vos bouquets, et à les emmener en fin de journée, vers la prison de Lonay.

Après la danse, nous avons eu une petite collation, autour des bouquets colorés que chacune des détenues ont pu emporter dans leur cellule. Par quelques mots et par vos messages, je leur ai dit votre accompagnement, vos pensées, et elles en ont été très touchées. Tatiana leur a aussi dit avec son cœur, comme cette



rencontre a été importante pour elle, et pour ses élèves. Certaines détenues se sont elles aussi exprimées:

«Nous avons vécu de beaux moments, et c'est si rare en ce lieu, ... on a senti votre amitié, votre respect, et ça nous touche fort , ... je me sens vivante! ... j'ai jamais imaginé que j'aurai autant de plaisir à danser,... et que j'aurai le courage de m'y mettre ici; on se sent capable de faire quelque chose de bien pour nous-mêmes, et pour les autres! ... Jamais je n'avais reçu de si belles fleurs ... On voudrait que ça continue ...Je n'aurai jamais cru qu'ensemble on puisse réussir, ... entre nous il y a tant de querelles, tant de désespoir! ...»

Ce moment d'échange s'est prolongé pendant plus d'une heure; il y a eu des rires, des larmes, et un courant unique qui nous a permis de nous sentir reliées. Il s'est tissé entre nous quelque chose qui nous dépasse ... et nous souhaitons que ce soit l'aurore d'autres rencontres possibles!

Une brèche dans un mur (les fleurs ont percé le mur)

Après que les détenues aient rejoint leurs cellules, emportant les fleurs, nous avons poursuivi l'échange avec les responsables du socio-éducatif. Ils nous ont partagé leur étonnement devant la motivation des détenues. *«C'est très rare qu'elles persévèrent, et qu'elles arrivent au bout de quelque chose; de plus, y'en a qui entre elles ne peuvent pas se supporter, c'était impressionnant de les voir danser ensemble. Il y a certaines détenues dont on découvre un aspect inattendu, positif, on les voit soudain autrement.»*

Et pour les 6 jeunes femmes, éèves de Tatiana, elles ont exprimé une fois de plus l'importance de cette rencontre pour elles, dans leur vie. *«Je ne pourrai jamais oublier ces moments, et j'en parlerai autour de moi, pour «casser» les images faussées qu'on a des détenues et de la prison, ... c'est un monde qu'on devrait apprendre à connaître, ... ça remue notre humanité et ça nous pousse vers les valeurs essentielles de la vie, ... je vois tout différemment mon travail chez le juge ...»*

Une fenêtre s'est ouverte

Ce temps de rencontre de 4 mois (limité par les structures et l'organisation de la prison) a été bien sûr un peu court, mais je suis reconnaissante de tout ce qui a été possible, malgré et avec tous les découragements et difficultés de cet atelier. Une fenêtre s'est ouverte, ... il y en a parmi vous qui vont écrire à 1 ou 2 détenues, et nous préparons le culte du 100e de l'alliance mondiale, avec Etty Overeem, aumônière à la prison de Lonay!

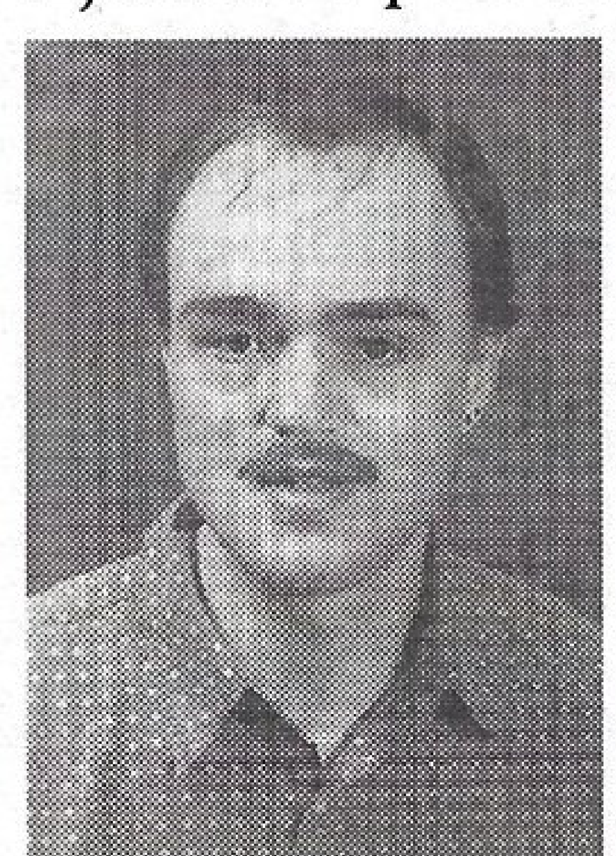
Les textes utilisés sont de Line-May Trinkler.

Salut les Girls !
Encore imprégnées de votre mémorable Soirée-spectacle de jeudi... Vous ne pouvez imaginer à quel point votre présence fut un kdo !
À travers de nos rencontres, vous nous avez amenées à penser que chaque rencontre peut devenir création, que chaque personne, événement est aussi un kdo. Vous nous avez donné, nous avons appris à recevoir le meilleur... comme le pire... au-delà des faits et conséquences immédiates, appris à dépasser sentiments et ressentiments, surpasser nos peines, nos frustrations, échecs et risques, pour nous découvrir... s'émerveiller de notre imprévisible...

Lonay retard de courrier sorry
août - septembre 1994
Par ces gestes, cette musique, cette danse, cette unité, nous avons passé des méga supermoments et ressenti très fort votre présence parmi nous.
Nous vous remercions de tout ♡, vos petites attentions nous ont profondément touchées.
... Et unanimement, encore MERCI!
Dans l'espoir de vous revoir très bientôt... Max bisous à toutes!

Départ

Bernhard Zuercher, fromager, de Schöholzerswilen/Turgovie, s'est envolé le 7 juin 1994 pour l'Argentine. Engagé par la «Fundacion Hueche» à Las Coloradas, il sera chargé du suivi et de l'appui au développement d'une unité de production de fromages prêts à la commercialisation sur le marché local; Bernhard assurera la formation continue d'apprentis et assumera des tâches de formation professionnelle intensive aux jeunes du Centre et transfert de technologie appropriée aux adultes.



Son adresse: Fundacion Hueche, 8341 Las Coloradas/Argentine

Naissances

Sarah Rempe, née le 23 avril 1994, au foyer de **Fabienne et Stephan Rempe,** ancien volontaire en R.C.A. de 1986 à 1989.
Leur adresse: 1136 Bussy-Chardonney

David Delétroz, né le 25 août 1994, au foyer de **Cécile et Alain Delétraux,** ancien volontaire au Pérou de 1987 à 1990.
Leur adresse: La Chevaudière, 72400 La Ferté-Bernard/France

Anwar Prétot, accueilli le 10 avril 1994 par la famille de **Pascale et Bernard Prétot-Bilat,** anciens volontaires au Togo de 1980 à 1983.
Leur adresse: Carrières 26, 2800 Delémont

Décès

Robert Pittet-Allaz, décédé le 16 avril 1994, père d'**Anne-Marie Pittet,** ancienne volontaire au Cameroun de 1986 à 1989.

Julie Berger-Baeriswyl, décédée le 1er juin 1994, mère de **Cécile Weissbrodt-Berger,** ancienne volontaire au Tchad de 1966 à 1968.

Lucette Renkin, décédée le 20 août 1994, mère de **Christine Mathurin-Renkin,** ancienne volontaire en Haïti de 1986 à 1989

Victor Dubosson, décédé le 7 septembre 1994, père de **Roger et Thérèse Dubosson,** anciens volontaires à Madagascar de 1970 à 1978, et anciens gardiens du chalet Amalakely.

Avis aux abonnés FSF de Interrogation

En septembre, vous avez reçu une **lettre de renouvellement de l'abonnement à «Interrogation».** Il y a là une malencontreuse erreur de notre part, nous nous en excusons, car nous vous avions **déjà fait cet envoi en avril 1994.**

Veuillez donc considérer cette lettre comme un simple rappel.

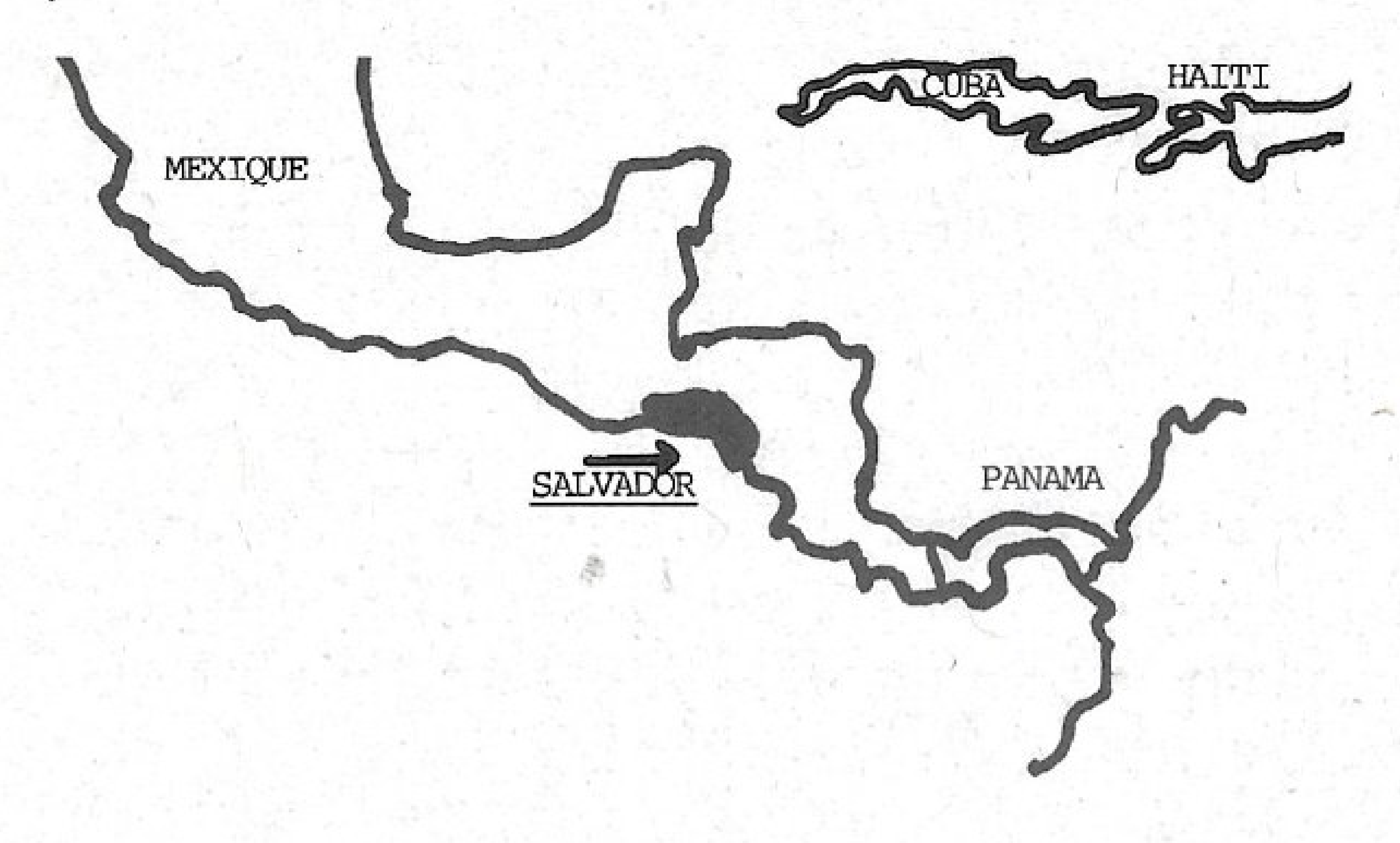
Pour les lecteurs bienveillants qui auraient déjà payé deux fois leur abonnement, nous **ferons bien sûr la rectification nécessaire en 1995.** En effet, comme déjà annoncé par GVOM, le montant de l'abonnement 1995 devra être adapté au niveau des coûts réels de parution de notre revue.

Le secrétariat de FSF nous remercie de votre compréhension et de votre fidélité.

Pour la première fois au Salvador

N° 7
1994

par Francis Monot



Cet automne, Anne-Catherine BICKEL et son compagnon Noé VALLADARÈS, accompagnés de leurs enfants Carmen et Pablo quittent le Nicaragua pour commencer de nouvelles activités au Salvador qui devient un nouveau pays de présence pour GVOM. Mais il n'est nouveau ni pour elle qui a déjà vécu une longue collaboration avec des gens de ce pays, ni pour lui, Salvadorien d'origine qui y retourne après de nombreuses années vécues au Nicaragua.

Dévasté par une longue guerre, le Salvador vit encore un calme précaire et les deux volontaires apporteront leur contribution à l'effort national de reconstruction dans leurs domaines professionnels respectifs. Voici plus précisément ce que seront leurs activités.

Anne-Catherine est enseignante de formation. Elle est arrivée au Nicaragua dans les années quatre-vingts et a été engagée comme volontaire GVOM en 1988 dans le cadre d'un projet qui concernait les réfugiés salvadoriens. Elle a en dernier lieu travaillé durant plusieurs années au sein des PIPITOS, une association nationale de parents d'enfants handicapés.

Elle rejoindra la CII (Coordination Inter-Institutionnelle), un regroupement de dix ONG salvadoriennes. Ces dernières ont récemment décidé d'unir leur forces en mettant en commun plusieurs de leurs activités dans le but de renforcer leur action. Leur objectif global est la promotion d'un «Projet intégral de développement humain», dénommé «Nueva Iniciativa».

Ce travail d'équipe s'inspire des principes de la «méthodologie participative», qui a son origine dans la réflexion et le travail de Paolo Freire et de Mario Kaplun, relatifs à l'éducation des adultes en Amérique latine. Il s'agit d'une méthode mise en pratique dans de nombreux projets de développement communautaire des pays latino-américains. Elle est utilisée par exemple dans l'éducation populaire non formelle, le développement communautaire, le travail dans les communautés. C'est selon Fals Borda, un sociologue brésilien «la manière d'obtenir que la communauté prenne en charge ses problèmes et s'organise pour les résoudre elle-même, en développant ses propres richesses et ses propres valeurs».

Outre l'organisation au plan national d'activités communes, la CII met à disposition de ses membres des services spécifiques dans les domaines technique, financier, ou de formation. Les organisations concernées travaillent avec les anciens réfugiés, les démobilisés et les personnes déplacées par la guerre, ainsi que dans les quartiers pauvres de San Salvador. Les principaux secteurs d'activité représentés sont la santé, avec un accent sur la santé préventive, le travail avec les enfants (garderies, clubs de jeunes), les petites coopératives agricoles et urbaines, le crédit.

L'objectif fondamental de la CII est de mieux intégrer les communautés ou les personnes auxquelles les projets sont destinés, aussi bien dans la phase d'élaboration, que tout au long de la période d'exécution.

Noé est cinéaste et il a également travaillé dans le domaine théâtral. Il a déjà réalisé plusieurs court-métrages, aussi bien des films de fiction et des documentaires, que des films publicitaires et il a été assistant de réalisation de plusieurs long-métrages.

Il joindra l'ASISAM, une association dont les activités s'exercent dans le domaine de la prévention en santé mentale. Fondée en 1985, cette dernière a d'abord centré son activité sur l'aide psychologique aux réfugiés et aux personnes déplacées durant la guerre, dans les camps, puis dans les lieux où elles ont été réinstallées, les «repoblaciones».

Avec le retour progressif de la paix, le travail dans les communautés s'est intensifié, plus particulièrement au niveau des quartiers et des familles, avec un accent mis surtout sur la prévention. Mais outre des groupes spécifiques, la question touche toute la population du pays traumatisée par un long conflit.

Que fera plus concrètement le volontaire? En collaboration avec l'équipe chargée de la communication, il participera à l'élaboration des programmes de télévision, à la production de films et à leur réalisation. Ces documents seront diffusés à la télévision ou présentés dans des communautés rurales. Le volontaire aura également la responsabilité de la formation de l'équipe, aussi bien dans le domaine artistique que technique.

«Canal 12» est l'une des cinq chaînes qui diffusent actuellement des programmes de télévision au Salvador. C'est sur cette dernière que seront présentées les émissions, après qu'un espace de diffusion ait été obtenu au prix de très gros efforts. De tendance progressiste, cette chaîne a la réputation de proposer des programmes de bonne qualité, parmi lesquels des émissions culturelles quotidiennes.

Traduction Thérèse Kaeppeli et Sylvie Némitz de la lettre d'Anne-Catherine Bickel et de Noé Valladarès (sous-titres de la rédaction)

Chers amis, chères amies, parents et connaissances,
[...] Ici au Nicaragua, la saison sèche a commencé. Le soleil se fait plus chaud de jour en jour. Les différents verts des collines et des champs ont tourné au brun et au jaune en quelques jours. Le vent fort et sec fait tourbillonner une quantité infinie de poussière qui pénètre par toutes les fentes de la maison et se dépose partout en une fine couche brune. Quand je passe ma main sur la peau des enfants et dans leurs cheveux, cela me donne l'impression d'une peau délicate et fraîchement poudrée. Marcher dans cette chaleur devient de plus en plus difficile et l'air commence à trembler. Le lit des ruisseaux est desséché, le soleil chauffe les pierres à blanc, l'eau coule de plus en plus chichement et l'air est empesté par des relents d'égouts.

Gouttes, gouttelettes...

Un nuage perdu laisse de temps en temps tomber sur les pierres brûlantes des gouttes de pluie qui s'évaporent en un clin d'œil. A l'image, nous semble-t-il parfois, de notre travail. Mais malgré tout, les gouttes tombées ici ont déjà rafraîchi les pierres brûlantes. Un petit ruisseau a pu se former, trouver le chemin d'un terrain fertile et réussi à faire germer les graines semées.

Un projet en expansion

Notre champ d'action s'est passablement élargi l'année dernière. D'une part, parce que le projet est plus connu et mieux accepté; d'autre part, parce qu'il y a toujours plus de pauvres, ce qui entraîne un besoin accru de projets et de prestations sociales. Afin de répondre à cette demande croissante, nous avons dû également nous agrandir en tant qu'institution. Nous sommes maintenant dix éducateurs/trices de rue employés à plein temps, soutenus par une petite équipe d'administration et quelques employé/es à temps partiel qui œuvrent dans différents domaines. Donc environ quarante personnes, dans le cadre d'INPRHU (instituto de promocion humana), à travailler à l'amélioration des perspectives d'avenir pour les enfants des rues et à essayer de rendre leur situation de vie plus digne. Il y a deux ans et demi, nous avions commencé ce travail avec quatre collaborateurs!

Approche globale et aides concrètes

Pour arriver à améliorer les conditions de vie et de travail des enfants des rues à moyen et à long terme, des changements de la société en général sont nécessaires. On ne peut pas réduire la problématique des «enfants des rues» uniquement à des aspects économiques. Des facteurs idéologiques, culturels, politiques et sociaux doivent également être pris en compte. Une amélioration durable ne sera possible que lorsque toutes les parties prenantes qui contribuent au fonctionnement de ce système social (y compris les enfants des rues) participeront de façon active et par des propositions à ce processus de transformation.

Cela signifie pour nous, que parallèlement à notre travail qui touche directement ces enfants, nous devons également intégrer, dans notre action, leur environnement social: leur famille (souvent des mères seules), les adultes qui sont directement en contact avec eux (patrons, femmes du marché, conducteurs de bus, etc.), le secteur commercial (beaucoup d'enfants vendent dans les rues, devant les magasins), les instituteurs/trices, les institutions d'Etat (éducation, santé, police et domaine social).[...]

30 enfants par mois environ sont traités en coordination avec le centre de santé local. Lorsque les médicaments n'y sont pas disponibles, un fonds de solidarité alimenté par les dons des commerçants de la ville nous permet de les acheter et de les mettre à disposition.
Les enfants participent activement à l'action mensuelle de récolte de fonds en plus de leurs activités propres (tombolas, fêtes, loteries).
Les maladies les plus fréquentes concernent l'estomac, les intestins, la peau et le système respiratoire. Lors des séances de groupes, des cours d'hygiène, sur la sexualité et la drogue sont également donnés dans le but d'amener les enfants à un comportement responsable. Dans notre centre, des WC et deux douches sont à disposition.

Pour une école vraiment gratuite

Ici, l'année scolaire commence en mars et finit en décembre. Les enfants désirant fréquenter l'école sont obligés de s'inscrire pendant la dernière semaine de février. La politique scolaire actuelle (néolibéralisme oblige!) rend très difficile, voire même impossible, cette inscription pour les enfants des rues. En effet, des frais d'inscription illégaux ou des contributions «volontaires» sont souvent exigés pour le mobilier, le nettoyage, l'eau ou l'électricité. Ces coûts ne sont plus pris en charge par l'Etat, d'où des conflits entre parents, enseignant/es et direction. De plus, les enfants doivent acheter eux-mêmes leur matériel.

Avant cette période d'inscription, nous avons effectué une enquête afin d'avoir une vue d'ensemble de la situation scolaire des enfants dont nous nous occupons. Les résultats ont été utilisés comme base de lancement de la grande cam-



pagne «Cette année, tous à l'école». Elle a été préparée, réalisée et évaluée par les enfants ainsi que les parents, et elle comprenait les activités suivantes: collectes, tombolas, cortège d'enfants avec fête culturelle dans le parc de la ville, marché de matériel scolaire, négociations avec le ministère de l'éducation ainsi qu'une analyse intensive de ce thème dans les groupes d'enfants et de parents.

Ces diverses actions nous ont rapporté 1700 cordobas (un cordoba vaut environ un franc en ce qui concerne le matériel scolaire) et permis d'acheter des cahiers et des crayons pour 250 enfants des rues.
Quant à nos négociations avec la direction de l'éducation, elles débouchèrent sur l'autorisation, pour les enfants dont nous nous occupons, de fréquenter l'école – y compris secondaire – gratuitement! Presque tous nos enfants se sont inscrits et suivent désormais l'école.
Par ailleurs, nous leur offrons la possibilité de fréquenter des cours de soutien trois fois par semaine, prodigués par les instituteurs/trices de l'école publique. Avec ces derniers, nous avons auparavant essayé de mettre sur pied une méthode alternative adaptée aux enfants des rues et à leur situation. Cette expérience positive nous a poussés à organiser régulièrement des cours de perfectionnement pour les enseignant(e)s des écoles publiques afin que l'école devienne plus attractive pour les enfants des rues. Elle doit devenir un endroit d'aide et non, comme jusqu'à maintenant, d'exclusion et de discrimination. Pour le moment, environ deux cent enseignant(e)s participent à ces cours, et de ce fait nous touchons un potentiel de 8000 écoliers.

Le jeu comme moyen pédagogique

[Lors de toutes nos activités avec les enfants – réunions, séances de groupes, excursions – nous avons pu leur servir un repas simple. Dans certains cas de malnutrition avancée, nous avons pu offrir notre aide pour un temps limité.]

[...] Une équipe de base-ball et une autre de football, d'une vingtaine d'enfants et de jeunes chacune, ont été formées et sont prises en charge par un entraîneur local bénévole. Grâce aux collectes et à des dons locaux, ainsi qu'au soutien de la mairie, les enfants ont pu s'acheter le matériel et les équipements nécessaires.

Les enfants et leurs mères ont organisé ensemble des excursions, des fêtes, des journées de jeu, des soirées de cinéma, etc. Dans les réunions, nous essayons de ne jamais négliger l'élément du jeu comme moyen pédagogique.

L'éducation dans ses aspects culturels

Les filles ont fondé un groupe de danse (moderne et folklorique). A diverses occasions, les enfants et les mères présentent des spectacles de danse, chant, théâtre, poésie, numéros de clowns et théâtre de marionnettes. Depuis une année, une équipe de 25 enfants environ, encadré par deux professionnels, se retrouve une fois par semaine pour réaliser des peintures murales. Les enfants analysent ensemble leur situation à l'aide de dessins, de peintures, de mimes, en écrivant des contes ou le récit de leur propres expériences, ainsi que de jeux de rôles. Le groupe des radio-reporters est formé d'une quinzaine d'enfants. Avec l'aide de professionnels, ils produisent une émission «de et pour les enfants» de 20 minutes diffusée le dimanche par la radio locale. Six fois par an, les enfants des rues publient leur journal pour lequel des enfants de diverses villes rédigent des articles.

La démocratie mise en pratique

Les enfants sont répartis en six groupes distincts (les adolescents en forment un à part), en fonction de leur âge, de leur sexe et des problèmes spécifiques rencontrés. De cette manière, nous pouvons accompagner environ trois cents enfants des rues, parmi lesquels 220 participent régulièrement aux activités. Ce sont eux qui lancent des idées ou des projets, qui analysent, planifient et prennent les décisions. Chaque groupe a son propre leader qui anime les séances et coordonne les activités, encouragé et soutenu par les éducateurs/trices.

Les membres de chaque groupe élisent démocratiquement leurs représentants aux réunions nationales des enfants de la rue. Le projet INPRHU-Esteli est représenté par quatre délégué(e)s élus au parlement national et au conseil ministériel des enfants des rues, où l'on débat et recherche des solutions.

Ce sont deux enfants d'Esteli qui ont représenté le Nicaragua lors de la rencontre des enfants des rues d'Amérique centrale et celle d'Amérique latine qui ont eu lieu au Guatemala.

Les mères se réunissent régulièrement dans des groupes pour adultes parallèles à ceux des enfants. Jusqu'à présent, les thèmes de l'école, de la drogue, de la famille et de la sexualité ont été traités. Lors de rencontres communes, parents et enfants ont ensuite cherché ensemble des propositions concrètes qui puissent améliorer et renforcer leurs relations. Nous soutenons ce travail par des visites systématiques à chaque famille.

Possibilités d'apprentissage et de travail

Depuis six mois, un projet économique a été mis sur pied grâce au soutien de la mairie et à un financement de l'étranger. Quinze enfants cultivent des plantes ornementales, des arbres fruitiers et des plants forestiers pour les vendre, ce qui devrait leur garantir un revenu régulier et une certaine stabilité.

D'autre part, nous avons lancé dernièrement un projet concernant 25 enfants, leur offrant la possibilité de suivre un apprentissage chez des artisans locaux, grâce à une bourse que nous pouvons leur garantir. Pour prévenir les conflits sur les lieux de travail et s'assurer un soutien maximum des familles, nous organisons des réunions avec les ouvriers, les jeunes et les parents.

Des engagements à respecter

Cette année une commission de travail communale a été constituée, composée de parlementaires, de représentants des ministères nationaux de l'éducation, de la santé, du domaine social, ainsi que des représentants de la mairie et des ONG travaillant avec des enfants. L'objectif est d'élaborer des propositions politiquement acceptables pour améliorer les conditions de vie des enfants, puis de veiller à leur réalisation. Par les relations bilatérales que nous avons avec chacune de ces différentes autorités, nous essayons de faire en sorte que chaque instance assume ses engagements et les poursuive. [...]

Les petits ruisseaux font les grandes rivières
Les progrès effectués ne furent possibles que grâce à la collaboration collégiale, efficace et totale de toute l'équipe. Le climat de travail agréable et positif a été pour moi une des choses les plus importantes et une des plus belles expériences que j'ai pu vivre ici au Nicaragua.

Ces progrès visibles me permettent de croire que les gouttes d'eau qui sont tombées ici – et qui continueront de tomber – ne se sont pas évaporées tout de suite sur la pierre brûlante, mais qu'elles ont trouvé une terre fertile. La pierre s'est un peu rafraîchie et un petit ruisseau est né. Un petit ruisseau qui ne représente à nouveau qu'une goutte d'eau sur la pierre brûlante, si l'on considère toute la problématique dans ses connections globales. Mais plusieurs gouttes d'eau semblables et universelles s'uniront à nouveau en un petit ruisseau et rafraîchiront les pierres. Elles existent: on les voit de loin, car elles scintillent comme de petites étoiles dans la lumière du soleil... [...]

La crise n'attend pas... les réponses tardent

Propos recueillis le 9 septembre par Sergio Ferrari: entrevue avec le Père Anton Gisler

La crise des «boat people's» a de nouveau mis Cuba sur l'avant-scène de la presse internationale. Nous publions ici l'interview par Sergio Ferrari d'Anton Gisler, prêtre catholique suisse, ami personnel du Président Aristide, militant actif dans la solidarité avec l'Amérique centrale, Haïti et Cuba.

Le Père Gisler a été expulsé d'Haïti par Duvalier dans les années soixante. Il a visité le Nicaragua des dizaines de fois dans les années huitante, ainsi que le Salvador, où il entretient des relations étroites avec les communautés de base.

Il revient d'un voyage de six semaines à Cuba, qui a pu alimenter la réflexion critique et solidaire qu'il nous livre dans cette entrevue exclusive.

Sergio Ferrari (S.F.): Ces dernières semaines, les médias internationaux ont accordé une attention importante à Cuba. Leurs images semblent poursuivre un objectif évident: montrer un bateau qui se noie, entouré de milliers de Cubains qui s'échappent du naufrage. Quel est ton avis sur la situation interne de Cuba?

Anton Gisler (A.G.): Avant que je réponde à cette question, permets que j'insiste rapidement sur un point qui me paraît important. Il faut que nous évitions de nous laisser dicter, une fois de plus, notre approche du problème. Je dis: une fois de plus, parce qu nous nous sommes déjà laissés attraper au moins une fois: dans le cas du Nicaragua. Je m'en souviens: Reagan, puis Bush nous montraient du doigt le Nicaragua et nous, comme des enfants, nous suivions le doigt du regard et nous parlions du Nicaragua au lieu de parler des Etats-Unis et de leur politique envers le Nicaragua.

Ce qui doit nous occuper, dans le cas présent, ce n'est pas en premier lieu, la situation intérieure de Cuba, c'est la politique des Etats-Unis envers Cuba, une politique qui dure depuis 35 ans et qui, loin de s'atténuer progressivement, s'est aggravée ces derniers temps.

Cette politique – que je suppose connue dans ses grands traits – n'est pas seulement inadmissible;



ce n'est pas seulement une ingérence grossière dans les affaires intérieures d'un autre pays, une tentative proprement criminelle de briser la résistance d'un peuple en l'affamant et en le contraignant à abandonner son système de santé et d'éducation – l'un des meilleurs du monde, je n'insiste pas là-dessus –; elle est aussi pleine de contradictions. Avec les récentes mesures de l'administration Clinton, ces contradictions sont devenues grotesques. Quelques exemples:
Jusqu'ici, la politique d'immigration des USA envers Cuba était la suivante: alors qu'ils s'étaient formellement engagés, dans les années 80, à accorder 20000 visas d'entrée par an, le nombre de visas concédés n'a en fait jamais dépassé 5% de ce chiffre. Dans le même temps, on accueillait à bras ouverts les immigrants illégaux, même si pour quitter Cuba ils avaient séquestré des bâtiments ou assassiné des gens; on encourageait ces départs en argumentant les difficultés de ravitaillement existant dans le pays et en laissant toute liberté aux radios contre-révolutionnaires établies en Floride pour inciter les gens à partir. Et on accusait le gouvernement cubain de violer les Droits de l'Homme en empêchant ces départs. Désormais, sans que l'on accorde davantage de visas, les immigrants cubains cessent d'être les bienvenus: du jour au lendemain, ils sont devenus des indésirables, à qui l'on barre l'accès aux USA et que l'on conduit de force à la base navale de Guantanamo (située dans la partie est de Cuba), qu'ils ne pourront quitter pour la Floride qu'à des conditions précises et exceptionnelles. Dans le même temps, on accentue encore les pressions pour que ces gens – dont on ne veut plus – continuent à quitter l'île: ces dernières années, des Cubains établis aux USA pouvaient envoyer aux membres de leur famille restés à Cuba à intervalles réguliers une certaine somme d'argent. De même, régulièrement, ils pouvaient leur rendre visite et, bien entendu, ils n'arrivaient pas les poches vides. Le tout constituait une sorte de soupape de sûreté en permettant un minimum d'aisance; de fait, dans les restaurants moyens (où l'on paie en dollars), il y a quelques semaines encore, la plupart des clients étaient cubains. Avec les nouvelles mesures de l'administration Clinton, cette double source de revenus se trouve drastiquement réduite.
Autre incohérence: désormais, on ne reproche plus au gouvernement cubain, comme on le faisait il y a encore quelques semaines, d'empêcher les départs. On lui reproche de ne plus y mettre obstacle, tout en décidant d'intensifier la propagande contre-révolutionnaire des stations de radio de Floride (propagande contre-révolutionnaire, pas simplement anti-castriste. Attention aux pièges du vocabulaire qui ne tombe pas du ciel!), comprenne qui pourra.

Il me paraît nécessaire de situer les faits survenus récemment à Cuba et les difficultés que le peuple cubain traverse depuis quelques années dans ce cadre. Négliger cet aspect, c'est s'interdire de comprendre.
S.F.: Après ce cadre de réflexion, je reviens sur la question antérieure. Quel impact réel à la crise des «boat people's» sur la dynamique politique interne du pays?
A.G.: J'ai séjourné à Cuba du 28 juillet au 6 septembre courant. J'ignore donc la façon dont les médias suisses ou d'ailleurs ont présenté les évènements du mois d'août. D'après ce qu'on m'a dit, la TV a montré inlassablement les mêmes images de gens ballotés par les vagues, à la tombée de la nuit, sur les radeaux de fortune, parfois des chambres à air de roues de camion, en suggérant le désespoir total – et, en amont, la situation économique et politique impossible dans l'île –, qui ont dû motiver une décision aussi pleine de risques. Si telle a été la présentation des choses, elle ne répond pas à la réalité.
J'ai eu l'occasion, autour du 20 août, d'assister avec des amis à l'un de ces départs. L'atmosphère est difficile à décrire en peu de mots. Du côté des partants, pas d'excitation visible, on s'affairait à renforcer la sécurité du radeau, un groupe rentrait en portant le sien parce que la mer était mauvaise. Chez les spectateurs, ni complicité apparente, ni hostilité: de la curiosité, sans perdre l'esprit de commerce (un partant venait de troquer sa bicyclette contre un gilet de sauvetage...).
S.F.: Néanmoins, existe-t-il ou non un certain désespoir de ce secteur de la population, qui prend la mer dans des conditions quasi-suicidaires?
A.G.: L'explication par le désespoir ne rend pas compte d'un certain nombre de faits: comparé à d'autres pays d'Amérique latine, le nombre des départs de Cuba est relativement infime. Environ 400000 Péruviens quittent leur pays annuellement ces derniers temps. Le long de leur frontière avec le Mexique, les USA ont construit un mur pareil à celui de Berlin, et la façon dont ils accueillent les immigrants mexicains vient de provoquer de fortes tensions avec le gouvernement de ce pays. Parmi les Cubains qui partent, on compte très peu de membres de professions libérales: médecins, ingénieurs, chercheurs, enseignants secondaires ou universitaires. Or, lorsqu'ils ont accompli leur temps de service social (pour rembourser les frais de formation), ils peuvent partir comme tout le monde et certains d'entre eux, de par leur qualification professionnelle, pourraient entrer dans les sociétés de consommation du Nord par la grande porte.
S.F.: Pourrais-tu nous décrire rapidement la situation socio-économique actuelle?



A.G.: En ce qui concerne la situation économique et sociale du pays: au début du mois, environ 240 000 enfants et jeunes (dont 15 000 étudiants universitaires) ont pris ou repris le chemin de l'école. La santé gratuite continue à fonctionner en dépit de grandes difficultés dues, comme dans l'enseignement, au manque de devises. Là où les choses se gâtent – dangereusement, parce que le temps presse et qu'on ne voit pas d'issue à court terme – c'est dans l'alimentaire.

Le carnet de rationnement (la «libreta») comprend par personne et par mois: 6 livres de riz, 4 livres de sucre blanc, 4 livres de sucre brun, 2,5 livres de haricots, 1 livre de café, 14 œufs, 2 livres de poisson, 1 livre de pâte de viande, 80 grammes de pain par jour, 0,5 livre d'huile (pour les enfants jusqu'à 7 ans 1 litre de lait par jour, de 7 à 13 ans 2 litres de yogourt par mois, de 0 à 13 ans un poulet par mois).

Comment alors les gens s'y prennent-ils? En pratiquant le troc: vêtements contre nourriture, en se ravitaillant au marché noir, grâce au salaire accumulé pendant des mois (le logement, l'eau et l'électricité, tant qu'on n'exagère pas, sont fournis à des prix symboliques). Voici quelques prix (le salaire d'un professeur d'université est d'environ 500 pesos), 1 avocat, 15 pesos; 1 mangue, 10 pesos; 24 œufs, 350 pesos; 1 livre de viande de porc, 80 pesos. Le dollar dépasse les 100 pesos au marché noir, il est donc inutile de gaspiller des calories à visiter des supermarchés alimentaires. Le marché noir semble être un phénomène général, des cadres dévoués à la révolution le pratiquent comme les autres.

S.F.: D'après tes observations, quelles sont les causes qui motivent cette réalité intérieure extrêmement difficile?

A.G.: Il existe des causes externes: la politique d'embargo des USA et l'embargo (par incapacité de répondre aux besoins de l'économie cubaine) des anciens pays socialistes; l'appartenance de Cuba au «tiers monde», dont les produits – en raison de l'échange inégal – ont un pouvoir d'achat très faible en produits industriels du Nord. Parmi les causes internes, la principale est, semble-t-il, d'ordre subjectif: le manque de motivation des paysans à produire davantage, l'Etat se réservant la commercialisation de la production. Cette mesure, adoptée en 1985 – à la demande des paysans (!), mécontents de l'enrichissement des intermédiaires – a été critiquée par tous mes interlocuteurs.

Les perspectives à court terme? Selon mes interlocuteurs, les réponses données par les responsables à cette situation sont lentes, timides et incomplètes. Une lueur d'espoir: il y a deux semaines, la mesure de 1985 a été annulée en principe et les gens prennent les devants!

S.F.: Et la situation politique?...

A.G.: Il faut parler de la situation globale, du fonctionnement de l'Etat sous ses divers aspects (législatif, exécutif, judiciaire), de la place qu'y tient Fidel. Au bout de six semaines de séjour, je ne peux prétendre répondre à ces questions, même de façon approximative. Je peux fournir quelques constatations élémentaires, mais qui, à écouter ce que nous racontent nos mass médias, ne sont peut-être pas inutiles.

Cuba n'est pas une dictature. J'ai eu l'occasion de suivre à la TV, pendant deux jours entiers, les débats du Parlement. Fidel y assistait comme délégué de sa province. Il est bien évident qu'il n'était pas un député comme les autres, cela se sentait! Mais enfin on discutait à loisir, et pour autant qu'on sache les dictateurs n'ont pas l'habitude de traîner les pieds dans les parlements... Est-ce un état policier? Certains de mes interlocuteurs critiquaient ouvertement Fidel et m'ont affirmé qu'ils le faisaient également dans leurs réunions de travail. Le terme d'Etat policier, comme on sait peut s'entendre dans un sens plus ou moin s fort, mais il me semble difficilement compatible avec la liberté de parole.

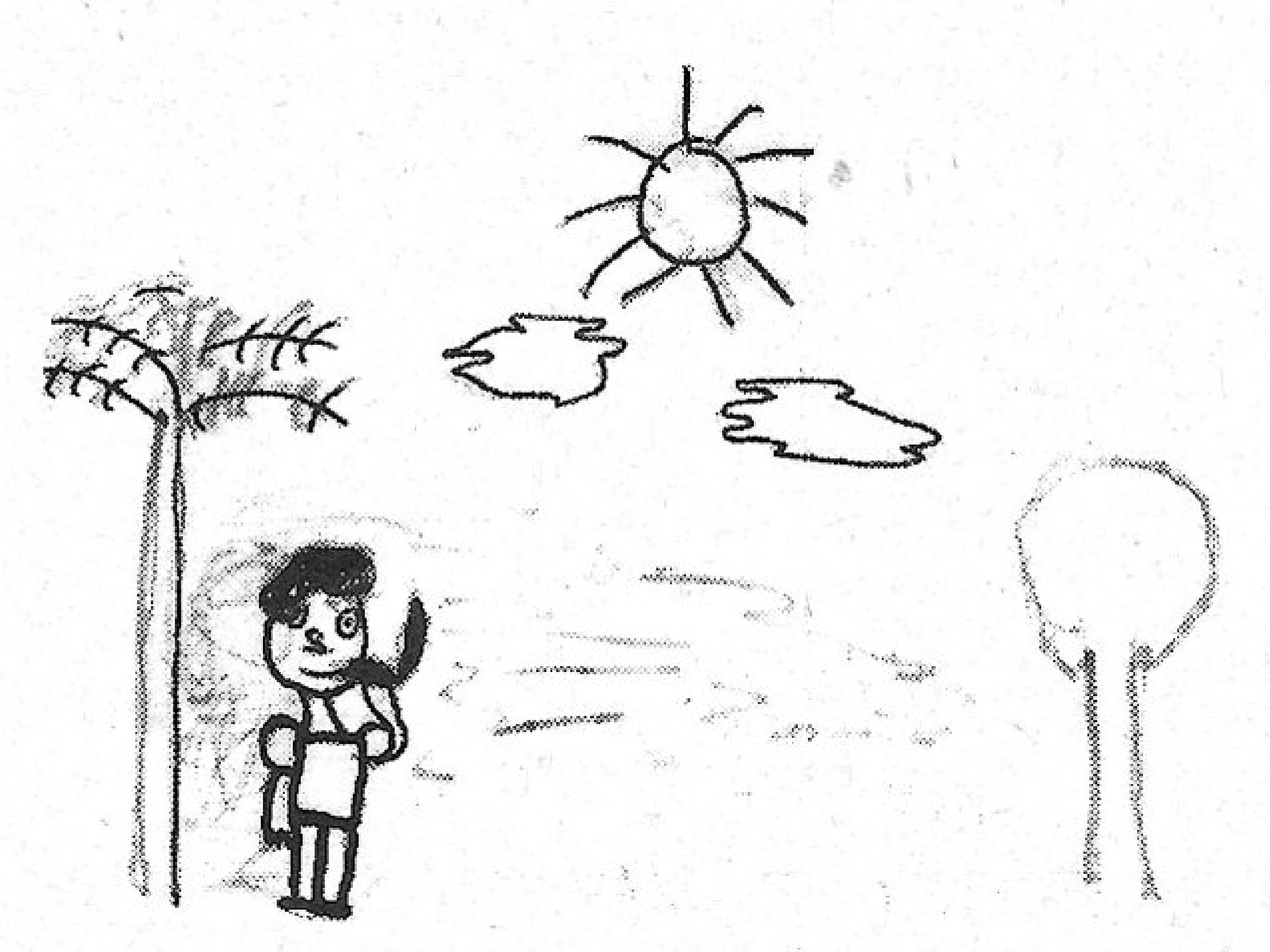
S.F.: Quel type de critiques fait-on à Fidel?

A.G.: Un certain manque d'écoute, son entêtement à maintenir un contrôle quasi exclusif de l'Etat sur l'économie. Ceci pour des motifs parfaitement avouables: comme me l'expliquait l'un de mes interlocuteurs, Fidel espère qu'après avoir traversé le désert de la «période spéciale», Cuba pourra réactiver le projet socialiste – «le projet d'une société juste, fraternelle et solidaire; qu'on appelle cela socialisme ou autrement, le nom importe peu», disait-il récemment à Santa Fé de Bogota – tandis que si aujourd'hui on jette trop de lest, on aura créé une situation irréversible. Le malheur, c'est qu'à regarder trop loin, on trébuche souvent sur le court terme, un risque extrême dans la conjoncture cubaine actuelle. Un dernier constat: les mêmes interlocuteurs qui critiquaient Fidel lui gardaient une haute estime pour son action passée, pour son intégrité révolutionnaire; et, pour différentes raisons, ils jugeaient utile le maintien de sa présence à la tête de l'Etat. La situation est donc assez complexe. Une certaine façon, habituelle chez nous, d'isoler Fidel du reste des Cubains, n'aide pas à comprendre.

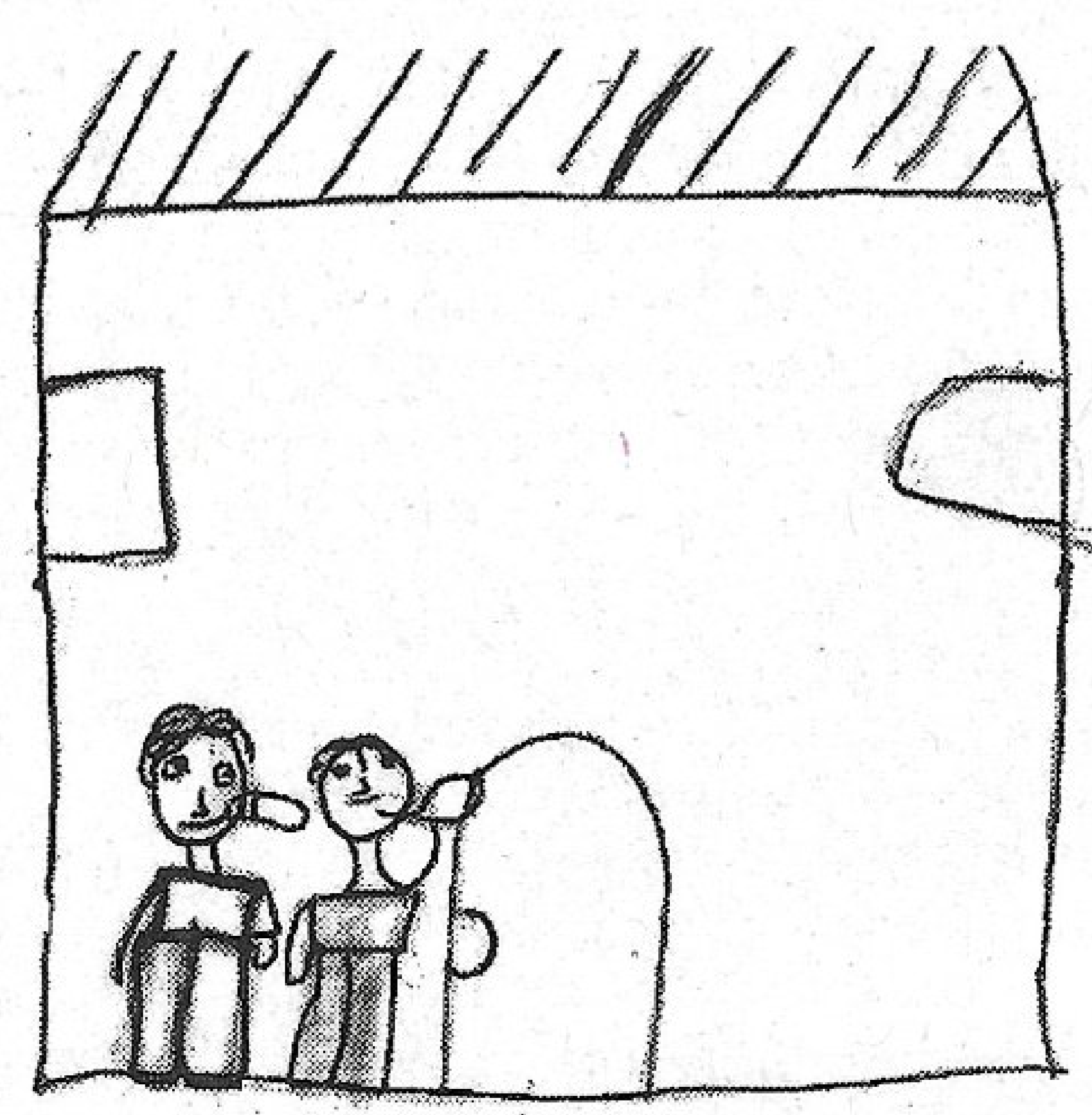
S.F.: J'insiste sur une question importante: voit-on déjà la lumière au bout du tunnel?

A.G.: Quelques-uns de mes interlocuteurs sentent que Cuba vit une situation extrêmement difficile. Le temps presse et ils comprennent que les mesures qui sont prises ne sont pas à la hauteur qu'exige la conjoncture. Ils m'ont dit: «Il faut réagir immédiatement. Ce n'est pas le moment de tant penser à la stratégie. Il faut sauver l'immédiat.»

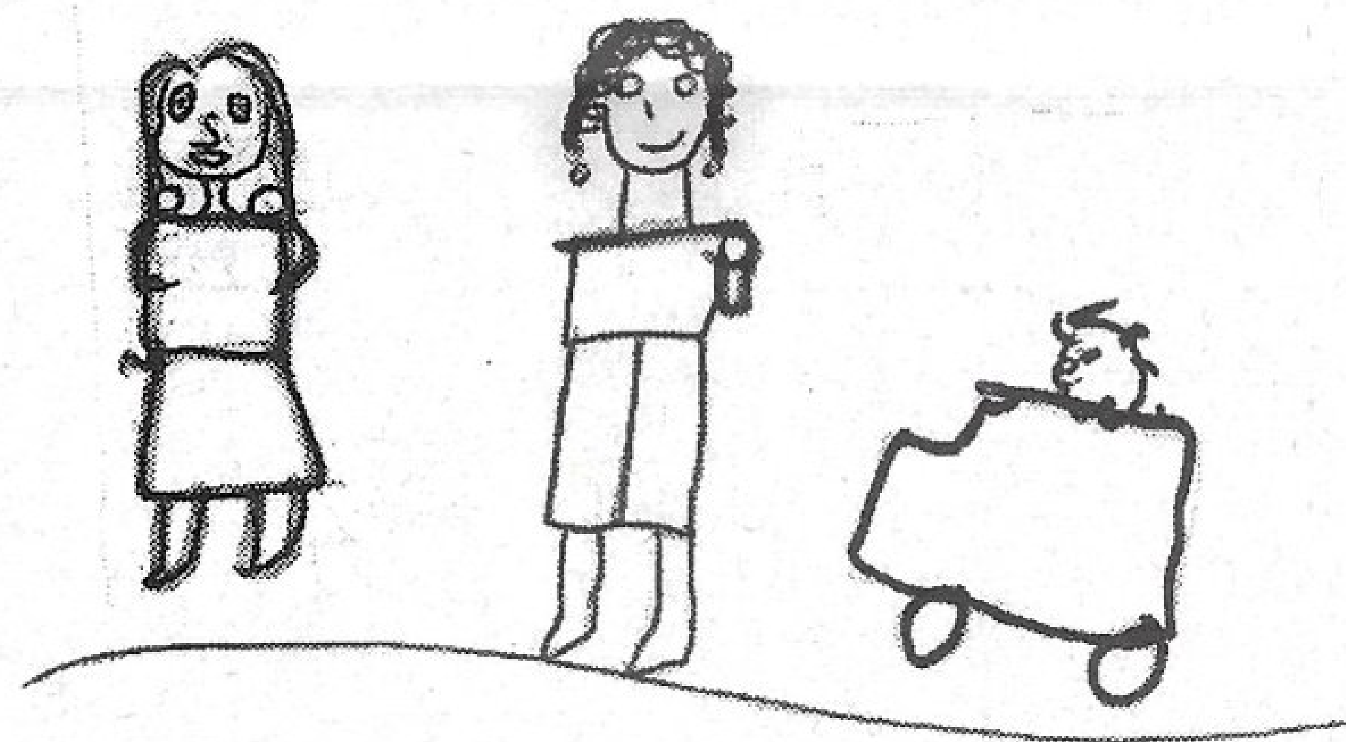
Ces dessins d'enfants du Nicaragua sont l'expression du travail fait dans un groupe de prévention de la drogue «lutte pour un futur meilleur». Ils expriment les dangers et conséquences de la prise de drogues – que ce soit les drogues dures, la marijuana ou l'alcool – considérée comme un véritable fléau social.



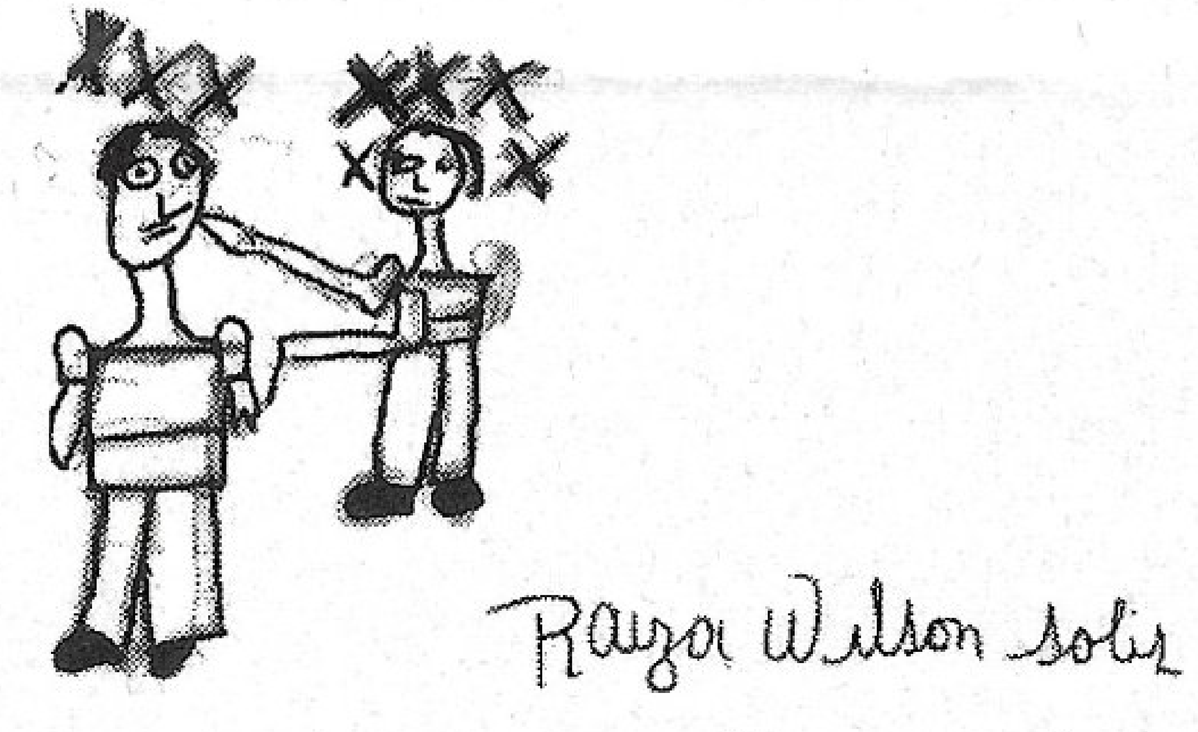
Celui-ci fume tout seul dans un terrain vague.



Ceux-ci boivent de l'alcool.



Ces gens sont fumeurs de marijuana.



Ceux-là se battent parce qu'ils sont saouls.

RÉDACTION
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580-2

FSF
Frères sans frontières
Case postale 129
CH-1709 Fribourg
CCP 17-7786-4

GVOM
«La Joliette»
Chemin des Bolets
CH-2013 Colombier
CCP 10-20968-7

ÉIRÉNÉ
Service chrétien international pour la paix
Comité suisse CP 2262
CH-2302 La Chaux-de-Fonds
CCP 23-5046-2

Changement d'adresse
prière de l'annoncer directement au Mouvement concerné

INTERROGATION parait huit fois par année
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression:
Imprimerie Glasson SA – Rue de la Léchère 10 – CH-1630 Bulle